



LIVRES



Le Québec: le village gaulois qui résiste à la vague de l'e-book?

Privé du Kindle et de son accès aux milliers de titres numérisés d'Amazon.com, confiné aux œuvres disponibles dans des sites canadiens et français, le Québec, à l'instar des Gaulois dans l'Empire romain, serait-il le dernier bastion résistant à la déferlante du livre numérique?

ISABELLE PARÉ

Depuis qu'Amazon a annoncé, il y a deux semaines, le lancement de son fameux rejeon numérique Kindle dans plus de 100 pays à travers le monde, sauf au Canada, les lecteurs d'ici ont vaguement l'impression d'être les derniers des Mochiens technologiques.

Les délais entourant les négociations entre Amazon et les opérateurs canadiens de réseaux cellulaires, notamment Rogers, sont à la source de cette mise au ban planétaire. «Le plus absurde, c'est qu'un Américain peut venir au Canada et commander un livre numérisé sur son Kindle. Mais un Canadien qui achèterait son Kindle aux États-Unis ne pourrait même pas, une fois ici, télécharger des livres numériques», explique Bruno Guglielminetti, technaute et chroniqueur au Devoir.

Bref, pour les accros de nouvelles technologies en quête de prix avantageux et de primeurs littéraires, mieux vaut habiter les îles Cook ou le Zimbabwe, où le liseur d'Amazon.com et sa bibliothèque affiliée sont d'ores

et déjà disponibles.

Il faut pour l'instant se rabattre sur les autres ersatz de livre, que ce soient les e-Reader de Sony ou le Cybook de Keen, pour accéder à la planète du livre numérique. Mais même si on est branché sur les 350 000 livres de la bibliothèque numérique d'Amazon.com ou le demi-million de titres offerts par Google aux utilisateurs du e-Reader, cet univers demeure essentiellement anglophone. «Chez Amazon, la langue anglaise demeure la priorité, et cela ne me surprendrait pas qu'ils soient plus pressés d'offrir des titres en chinois qu'en français», relance le chroniqueur.

Pour l'instant, au Québec, la réalité littéraire numérique se résume aux sites français, dont celui de la FNAC et de Feedbook, ainsi qu'aux 20 000 ouvrages offerts aux utilisateurs du E-Reader de Sony par le libraire Archambault, par le biais de son site *jelis.ca*. A des prix qui ne concurrencent toutefois pas ceux qu'Amazon.com a déployés pour gonfler à bloc le marché du livre électronique ces dernières années.

Aux États-Unis, les ventes de livres numériques frisent

les 14 millions de dollars par mois et, selon la firme de consultants Forrester, les ventes de liseuses électroniques, toutes marques confondues, y ont atteint le million d'exemplaires l'an dernier.

En septembre, le dernier roman de Dan Brown, l'auteur de *Da Vinci Code*, s'est davantage vendu en format numérique qu'en format papier le jour du lancement. L'avènement de «livres» encore plus performants fera du livre électronique le I-pod de demain, prédisent les

«Chez Québec Amérique, on prend le temps de voir les technologies se peaufiner, ce qui permettra de faire des gestes plus avisés»

dépisteurs de tendance.

Mais l'effervescence entourant l'e-book est observée avec suspicion par plusieurs éditeurs québécois. «On parle de pourcentage, jamais de chiffres de vente absolus. Ceux qui sont à l'avant-garde de ce marché, comme Amazon, font mousser leurs produits, mais ils n'ont encore jamais dévoilé de chiffres précis pour prouver leurs dires», tempère Luc Roberge, directeur chez Québec Amérique.

Ce dernier a plus d'un argument pour expliquer la réticence du milieu de l'édition québécoise envers la bulle numérique. Très coûteux (de 200 \$ à 1000 \$), les livres électroniques se révèlent

être encore d'un usage peu pratique et peu polyvalent. «Les gens se voient mal avec un Kindle sur leur serviette de plage en vacances. Non seulement ce sont des appareils délicats qui peuvent être volés, mais les gens espèrent des appareils multifonctions», dit-il.

Pourquoi se procurer à prix fort un e-book, alors que la plupart des grands libraires versés dans le numérique offrent déjà leurs produits aux propriétaires de I-Phone, Palm Pre et autres téléphones intelligents? A ce chapitre, les transactions faites par la filiale du géant canadien Indigo, Shortcovers, avec plus de 60 000 titres destinés au seul marché du téléphone intelligent, comptent déjà pour 5 % des ventes.

De nombreux sceptiques attendent d'ailleurs la sortie annoncée d'une nouvelle génération d'e-book multifonctions combinant lecture, accès à Internet et vidéo, déjà surnommé le I-Pad, sur lequel planchent les cerveaux d'Apple. La rumeur fixe la sortie dudit appareil en début d'année prochaine.

Plus encore, estime Luc Roberge, les milieux de l'édition québécoise et française, très différents du marché américain, se soucient davantage des droits d'auteur et n'ont pas obtempéré

aux offres monétaires faites par Google pour obtenir les droits des œuvres numérisées illégalement depuis 2004. «On tient à payer les mêmes droits aux auteurs en versions papier et électronique, alors qu'Amazon a conclu une entente avec les éditeurs américains et est prêt à rogner dans sa marge pour faire mousser le marché du livre électronique», soutient-il.

Pour le directeur de Québec Amérique, la prudence affichée par le monde de l'édition québécoise pourrait s'avérer payante à long terme. Même si de petites maisons ont pris le taureau par les cornes, les gros éditeurs regardent sagement aller nos voisins du Sud. «Je ne crois pas qu'on soit dans le champ. On prend le temps de voir les technologies se peaufiner, ce qui permettra de faire des gestes plus avisés», dit-il.

Chose certaine, la mort du livre de papier n'est pas pour demain, dit-il. Il n'y a pas d'avenir dans le monde numérique pour les livres d'art, les livres de recettes (fort populaires), les romans jeunesse et tous les livres-cadeaux qui sont le pain et le beurre de bien des libraires. «Je me vois mal annoncer à ma blonde: "Va voir dans tes courriels, je t'ai donné un beau fichier pdf pour Noël". En 1997, on annonçait la mort du livre à cause du cédérom, on était bien loin de la réalité!»

LIVRES

CONTES

Des hommes et des péchés

On croyait s'en être débarrassés, mais ils sont revenus plus forts que jamais. Les sept péchés capitaux sont d'ailleurs tellement vivants parmi nous que la maison d'édition Planète rebelle vient de leur consacrer un ouvrage.

CAROLINE MONTPETIT

Pour l'occasion, sept conteurs, et non les moindres — on trouve notamment Michel Faubert et Jocelyn Bérubé —, ont pondu autant de contes sur chacun des péchés capitaux. *7 péchés. Quand le Musée parle au Diable!* est lancé en collaboration avec le Musée de la civilisation de Québec, qui propose de son côté une exposition d'objets portant sur les sept péchés capitaux. À travers les personnages de Ti-Louis, de Stanislas Gagnon, de Janvier, de Baba Ghannouj, de Thérèse ou du roi des paresseux, on retourne faire un tour au pays des vieux péchés que sont l'avarice, l'envie, la colère, la gourmandise, la luxure et la paresse, sans oublier l'orgueil.

«Les sept péchés capitaux ne se sont jamais aussi bien portés, depuis que nous les avons rangés dans l'armoire aux oubliés en croyant dur comme fer que ces mots sont des mots du passé. Le conte ancien est plus moderne qu'on ne pense. Les péchés mortels n'étaient pas mortels finalement, ils ont une amplitude qui vise l'éternité.»

Parallèlement, le Musée de la civilisation présente, dans le livre et entre ses murs, quelques objets tirés de ces collections et liés

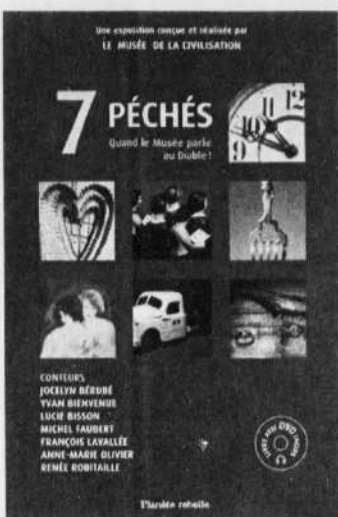
à chacun des péchés capitaux: un collier, par exemple, pour désigner l'avarice, des instruments de cuisine pour la gourmandise, un lit pour la paresse...

Ces contes paraissent d'ailleurs au moment où débute le Festival interculturel du conte de Montréal, qui prenait son envol vendredi.

Mathieu Lippé

Au programme se trouve notamment Mathieu Lippé, ce jeune homme de 32 ans qui remportait récemment la médaille d'or, dans la catégorie des conteurs, aux Jeux de la Francophonie à Beyrouth, où il représentait le Québec. Il y présentera son spectacle *Voyageuses paroles*, qui compte le slam qui lui a valu ce prix, une litanie sur le thème des nations qu'il avait d'abord baptisée *L'État du monde*, mais que son public a préféré appeler lui-même *Les Pays*, ou *Les Nations*. Lippé y décline de façon magistrale les noms d'une cinquantaine de pays de la planète. Cela donne à peu près ceci en extrait.

«Travaillons singapour de meilleurs islandemendains sans faire des montagnes avec des trucs bénins, gardons le cap vert vers la sénégalité, pour que koweit, pour que kowexisten les pays main dans la main [...]»



Ce slam existe en plusieurs versions, dit Mathieu Lippé, qui ajoute écrire le texte d'un conte seulement après l'avoir décliné oralement plusieurs fois, parfois durant plusieurs années.

De très nombreux conteurs du monde entier côtoieront Mathieu Lippé au Festival international du conte de Montréal. Ils viennent du Sénégal, de la Colombie, de l'Italie, de la Belgique, de la Pologne, du Burkina Faso, de l'Algérie, entre autres. Le festival tient aussi plusieurs événements en anglais. Hier, plusieurs d'entre eux devaient se tenir à la Grande Nuit du conte, qui se tenait au Gesù.

Une frange à part

C'est la 10^e édition du Festival interculturel du conte cette année, qui voulait, dès ses débuts, faire d'octobre le mois du conte au Québec. Depuis la première édition du festival, d'autres événements autour du conte ont essaimé partout au Québec, de l'Abitibi à la Côte-Nord en passant par l'Estrie et les îles de la Madeleine. C'est au Festival

interculturel du conte de Montréal, en 1997, que s'est déroulée pour la première fois la séance de micro ouvert qui a donné naissance aux Soirées du Sergent Recruteur, puis aux Dimanches du conte, par exemple.

Paradoxalement, à l'heure où une quantité astronomique d'informations passe par l'ordinateur ou la télévision, le public comme les conteurs éprouvent un besoin de se regrouper, de se rencontrer, en personne, pour partager un moment, une émotion, avec comme seul outil leur imagination collective. Et au Festival interculturel du conte de Montréal, on retrouve autant un Mathieu Lippé de 32 ans qu'une Kim Yaroshevskaya octogénaire.

«C'est là pour de bon, mais ça va toujours rester marginal, une frange à part», dit Marc Laberge, fondateur et directeur général de l'événement.

Le conte n'est pas un art de masse, et les conteurs jeunes et anciens continuent de privilégier les petites salles que l'on peut chauffer, où les échanges avec le public sont féconds et créateurs. Un art qui a traversé l'histoire de l'humanité sur la langue des conteurs, et qui reste encore aujourd'hui à l'échelle humaine.

Le Festival international du conte se déploie jusqu'au 25 octobre à Montréal. Plus d'info au <http://festival-conte.qc.ca>.

Le Devoir

7 PÉCHÉS

QUAND LE MUSÉE PARLE AU DIABLE!
Planète rebelle
Montréal, Québec, 2009, 88 pages

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Nouvelles en noir et blanc lumineux

Dans *Là (petites détresses géographiques)*, la véritable existence est toujours remise à plus tard, différée. Dans *Là...*, on ne prend jamais les cris de détresse pour des éclats de rire.

SUZANNE GIGUÈRE

Coup de solitude, de tristesse, de mélancolie? Faites-vous partie de ceux qui ont l'impression exaspérante, tenace, d'être déphasés, constamment anachroniques, désynchronisés, toujours en décalage par rapport à ce qui se passe autour de vous, trop en avance, certaines fois, ou alors en retard sur les événements, sur la vie qui a toujours l'air de faire des caprices lorsque vient votre tour? Jamais vous ne vous trouvez à la bonne place, c'est toujours ailleurs que vous devriez être. Ailleurs, n'importe où, mais pas «là».

Là, le lieu des trop grandes espérances: une mère n'entend rien aux demandes d'amour répétées de son fils: «c'est rien que du sentiment [...] tu cherches encore des étoiles». Ou loger sa soif d'absolu si ce n'est dans l'étoile, dernier espace infranchissable. Car seul le manque permet au désir et au fantasme de se relancer (*Le cherche-étoiles*). Là, le lieu des angoisses dans lesquelles on tombe comme dans des abîmes: «Les jours où je me retrouve seul face au vide, ces jours-là, je ressens comme un vertige, là — un grand, un immense vertige» (*Le pire ou l'histoire d'un homme aux rêves contrariés*).

Là, le lieu des amertumes (*Perdre le crayon*), celui de l'abandon: deux enfants mal-aimés se fabriquent une vraie généalogie, une vraie famille («parce que ça prend ça dans la vie: un bon départ, une venue au monde désirée, célébrée, des gens qui vous ai-

ment») à partir d'une liste de marques d'auto: oncle Volvo, cousine Mazda, mamie Mercedes (*Des voitures automobiles*).

Là, le lieu des silences butés, celui des paroles qui lacèrent (*Sorbier des oiseleurs*). Là, le lieu de la trahison, des violences (*Le nœud gordien*), du crime, de la disgrâce. Là, le lieu du naufrage décrit dans *That's not cricket* (la mort irréparable d'un enfant de dix ans) et dans *Yaourt*: une femme qui dit avoir été mère et grand-mère ne se souvient plus du tout de ce que cela signifie; les sensations qu'elle éprouve sont liées au vieillissement: «Elle ne sait plus que cela: à partir d'un certain moment, un corps n'est plus fiable, il se défie.»

Perdu petit moleskine marine — un petit bijou où la nouvelliste opère une césure dans le réel, une sorte de mise à distance intérieure — raconte l'histoire d'un homme mortifié par une tache de naissance, épuisé, vidé par la honte, qui tente d'accéder à ce supplément d'identité tant recherché et de relancer son existence sur des rails plus sereins: «c'est elle qui m'a construit, c'est de là que je viens».

Dans *Là (petites détresses géographiques)*, pas une nouvelle où le lecteur ne pourra reconnaître le point névralgique de sa propre histoire, ne pourra dire: là, c'est le lieu de ma détresse. *Là...* regroupe treize nouvelles en noir et blanc lumineux, éclairées par un style tout en finesse. Diane-Monique Daviau, qui baigne dans les lettres québécoises depuis quarante ans, est une suprême fileuse de mots. Avec ce sixième recueil de nouvelles, elle démontre plus que jamais que les racines des mots vont au cœur des choses et des sentiments.

Collaboratrice du Devoir

LÀ (PETITES DÉTRESSES GÉOGRAPHIQUES)
Diane-Monique Daviau
Éditions Québec Amérique
Montréal, 2009, 160 pages

EN BREF Le Salon du livre de l'Estrie bat son plein

Le Salon du livre de l'Estrie bat son plein tout le week-end dans l'édifice d'Expo-Sherbrooke, à Sherbrooke. Samedi, c'est Marcel Marlier qui est à l'honneur au Salon. Marcel Marlier est l'auteur des 58 albums de la célèbre Martine, qui fit la joie de bien des petits Québécois. Il lance à Sherbrooke son 59^e album, intitulé *Martine protège la nature*. Dimanche, ce sera au tour de Michèle Plomer d'être à l'honneur. Une foule d'activités s'y déroulent, dont un marathon de slam organisé par trois professeurs du cégep de Sherbrooke. — *Le Devoir*

Série de la Place des Arts

Le studio littéraire

Un espace pour les mots

Lundi 26 octobre • 19 h 30
À la Cinquième Salle de la Place des Arts

Cabaret Césaire

En hommage au poète et homme politique Aimé Césaire (1913-2008), l'écrivain et éditeur Rodney Saint-Éloi a conçu un spectacle autour du *Cahier d'un retour au pays natal*, ouvrage fondateur du mouvement de la négritude.

Interprètes: Franz Benjamin, Mireille Métellus, Pascale Montreuil et Michel Vézina.

Une production du Festival international de la littérature (FIL) en collaboration avec Mémoire d'encrier et avec l'accord de Présence africaine.

laplacedesarts.com
514 842 2112 / 1 866 842 2112

Entrée: 20 \$
Étudiants: 15 \$
*Taxes incluses. Frais de service en sus.

Coups de cœur assurés

En librairie dès maintenant

IL FAIT BON LIRE!

GRUPE LIBREX
Une compagnie de Québec Media
GROUPELIBREX.COM

GRANDE BIBLIOTHÈQUE

Françoise Faucher lit Colette

Cette grande comédienne et lectrice passionnée nous propose un voyage au cœur de la prose de Colette, figure féminine majeure de la littérature française.

à l'Auditorium de la Grande Bibliothèque
le mercredi 21 octobre à 19 h 30

Entrée libre; 300 places disponibles
Créé au Studio littéraire de la Place des Arts en 2008.

GRANDE BIBLIOTHÈQUE
475, boul. De Maisonneuve Est, Montréal
△ⓄⓈ Berri-UQAM
514 873-1100 ou 1 800 363-9028
www.banq.qc.ca

Bibliothèque et Archives nationales
Québec

LA NATION SANS LA RELIGION?

Le défi des ancrages au Québec

Sous la direction de
LOUIS-ANDRÉ RICHARD

LA NATION SANS LA RELIGION?
Le défi des ancrages au Québec

978-2-7637-8848-7 • 218 pages • 24,95 \$

pul LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL • www.pulaval.com

LITTÉRATURE

L'amour

Il faut que je vous dise: je suis tombée amoureuse. Il est vieux, d'accord. Il pourrait être mon père. Il n'est pas vraiment beau, il est mal dans sa peau. Mais il me touche profondément. Ne me demandez pas pourquoi: le cœur a ses raisons.

J'aime tout de lui, même ses imperfections. J'aime sa maladresse vis-à-vis des femmes. J'aime sa façon de parler de sa maladresse vis-à-vis des femmes. Et sa façon de parler de la beauté des femmes, même vieilles. Sa façon de parler de la beauté de sa femme, en particulier.

Parce que oui, bon, il est marié. Même si sa femme et lui n'habitent plus ensemble. Il tient toujours à elle, il la désire, il l'aime. Il veille sur elle, il en prend soin. Elle se laisse aller, elle ne veut plus rien faire, ne veut plus de relations sexuelles, mais il la prend comme elle est, un point c'est tout.

Il a une fille, aussi. Qui est dans la trentaine. Qu'il hérite de tout son être, qu'il voudrait tant voir heureuse. Qu'il a élevée seul en grande partie. Pendant que la mère, sa femme à lui, courrait le monde comme journaliste. Et décidait de refaire sa vie. Avec son meilleur ami à lui.

Parlons-en, de l'ami en question. Un metteur en scène de théâtre, qui a connu son heure de gloire. Il vient de mourir. C'est le déclencheur. Le déclencheur du roman que je viens de lire. Où je suis tombée amoureuse.

Je vous explique: c'est l'histoire d'un homme de 70 ans, qui apprend par la radio la mort de son meilleur ami. Enfin, celui qui était son meilleur ami dans leurs jeunes années à tous les deux. Celui, aussi, qui lui a ravi sa femme avant de la décevoir plus que tout.

Une fois la nouvelle tombée à la radio, l'homme sur lequel j'allais bientôt jeter mon dévolu, mais dont j'ignorais encore qu'il me plairait tant, se rend chez sa femme, celle qui l'a

trahi mais qu'il aime encore. Vous me suivez?

A partir de là, ce seront des allers-retours constants dans le passé. C'est une sorte de bilan, si vous voulez: bilan de leur vie commune à tous les deux, de leur vie chacun de son côté, et de leurs relations compliquées avec celui qui vient de passer l'arme à gauche.

Tout ça entrecoupé de petits gestes, de moments de tendresse fugaces. Et de non-dits qui en disent long. C'est tout, ou presque. Disons qu'il y a aussi un autre personnage qui entre dans l'histoire, mis à part la fille: un jeune journaliste, qui veut devenir écrivain.

Ah, j'oubliais. C'est fondamental, pourtant. L'élu de mon cœur est écrivain. Il a peu publié, il est plutôt discret. C'est un écrivain confidentiel, comme on dit.

Mais même si l'auteur n'a pas de succès, même si «les livres sont aussi sujets à la mode que les vêtements que nous portons», comme il dit, il a toujours écrit. Pourquoi? Par désir de traduire son inadaptation au monde. C'est ce qu'il dit.

Il dit aussi que ses romans évoquent, dans un style dépouillé, le malaise de vivre. Et qu'il ne sait plus s'il va continuer à en écrire. A quoi bon? Il n'a rien publié depuis cinq

ans, il a l'impression de se répéter. Selon lui: «Ce qu'il faut trouver, c'est une façon qui paraît inédite d'exprimer ce désarroi qui vous habite.»

Ce désarroi qui l'habite. Et qu'il nous fait entendre. D'une façon qui paraît inédite. Je crois que c'est ça. C'est ce qui m'a séduit chez cet homme-là. Sa voix. Sa voix ne me lâche pas. Sa voix intérieure, je veux dire.

Depuis qu'elle m'est rentrée dedans, cette voix, c'est étrange, je regarde devant. Alors que lui, mon amoureux de papier, passe son temps à regarder derrière, à plonger dans ses souvenirs.

Nous faisons le chemin inverse, c'est ça que je veux dire. Lui voyage dans le passé, à la lumière de ce qu'il est devenu, comme s'il marchait dans un long tunnel à reculons, pour éviter de songer à la mort, celle de son ami, mais aussi la sienne propre, qui guette.

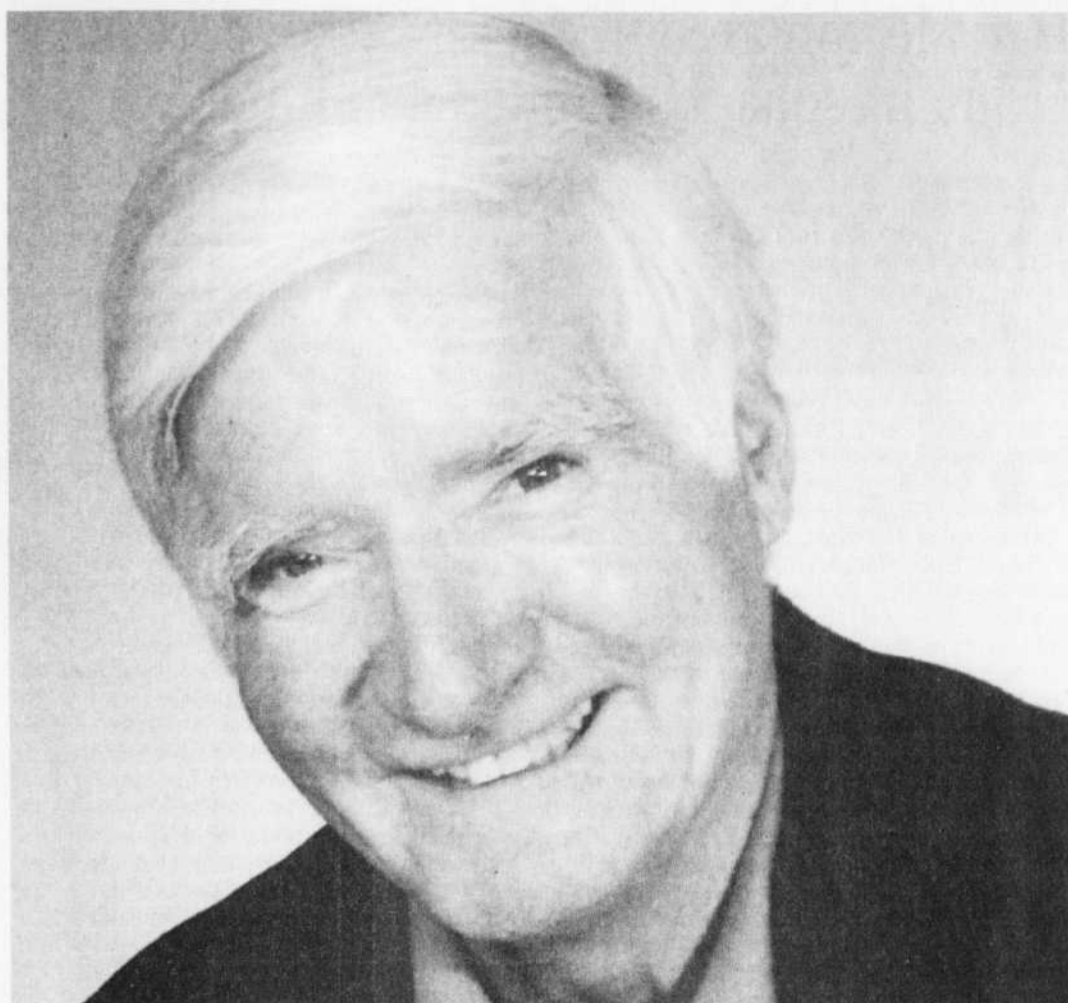
Moi, je ne peux m'empêcher de me projeter dans le futur, à son âge à lui. Je ne peux m'empêcher de voir la vieillesse et la fin de la vie, avec ses yeux à lui. Voilà. Il a réussi ça. Il a réussi à me donner une furieuse envie de vivre. Et d'aimer. Maintenant.

J'aurais pu commencer par vous dire que le roman que je viens de lire a pour titre *Nous étions jeunes encore*, qu'il est signé Gilles Archambault. Qu'il s'agit de son vingt-neuvième livre.

Qu'on y retrouve la même petite musique, la sienne, inimitable, reconnaissable entre toutes. Que c'est bien sûr mélancolique, très. Noir. Et ironique. Et tendre, aussi. Tellement. Tout ça, quoi. Tout ce qu'on dit toujours des romans de Gilles Archambault.

Bien sûr que nous sommes toujours dans le désenchantement, le désabusement, l'autodérision, l'autodépréciation. Et, oui, dans le désarroi. Nous sommes surtout dans le contraire de la fabrication. Dans le contraire de la mode, de ce qui est en vogue. Nous sommes dans l'œuvre d'un écrivain qui va son chemin. Et qui nous tend la main.

Bien sûr qu'il y a des clins



© PIERRE LONGIN

Gilles Archambault publie son vingt-neuvième livre, intitulé *Nous étions jeunes encore*.

d'œil à l'œuvre du romancier lui-même. Dont, soit dit en passant, Boréal vient de rééditer le premier livre, *Une suprême discrétion*, en version compacte. *Une suprême discrétion*: c'est un roman que l'écrivain dans *Nous étions jeunes encore* aurait pu écrire. Le titre de son premier livre à lui: *Une étonnante discrétion*.

J'aurais pu commencer par vous dire tout ça. Ou vous dire tout simplement que *Nous étions jeunes encore* est le meilleur roman de Gilles Archambault que j'ai lu depuis longtemps. Mais je n'arrive toujours pas à m'expliquer pourquoi. L'amour, c'est ça, non?

NOUS ÉTIIONS JEUNES ENCORE

Gilles Archambault
Boréal
Montréal, 2009, 168 pages

GILLES ARCHAMBAULT
NOUS ÉTIIONS JEUNES ENCOREDIANE VINCENT
PEAUX DE CHAGRINFRANÇOIS LEBLANC
QUINZE SECONDES DE CÉLÉBRITÉ

Triptyque

www.triptyque.qc.ca
triptyque@editiontriptyque.com
Tél.: (514) 597-1666



DIANE VINCENT
PEAUX DE CHAGRIN
polar, 236 p., 22 \$

Une œuvre d'art vivante sacagée, un atelier vandalisé, des ados disparus et des lambeaux de peau trouvés ici et là lanceront Marchand et Bastianello sur les traces de coupables insaisissables et cruels.

DIANE VINCENT
PEAUX
de
chagrins



FRANÇOIS LEBLANC
QUINZE SECONDES
DE CÉLÉBRITÉ
roman, 235 p., 23 \$

Une savoureuse galerie de portraits croisés, esquissés à partir d'énergumènes sociaux qui sillonnent la ville et, occasionnellement, nos vies.

Sonia Sarfati, *Entre les lignes*



FRANÇOIS LEBLANC
QUINZE SECONDES
DE CÉLÉBRITÉ

LIBRAIRIE
BONHEUR D'OCCASION

Livres d'occasion de qualité

NOUVEAUTÉ
Choix de livres en ligne
Plus de 200 nouveaux titres à chaque semaine
à cette adresse :

www.abebooks.fr/vendeur/bonheurdooccasion

514-522-8848 1-888-522-8848
4487, rue de La Roche (angle Mont-Royal)
bonheurdooccasion@bellnet.ca

Venez rencontrer
HÉLÈNE DORION

pour le lancement
du récit

L'ÉTREINTE DES VENTS



le mercredi
21 octobre 2009 à 18 h
à la librairie Olivieri

5219, chemin Côte-des-Neiges,
Montréal (Métro Côte-des-Neiges).

L'auteure fera une lecture
accompagnée de musique.

Informations:
Élise Bischoff-Lagacé
514 343-6933, poste 127

Les Presses de l'Université de Montréal
www.pum.umontreal.ca

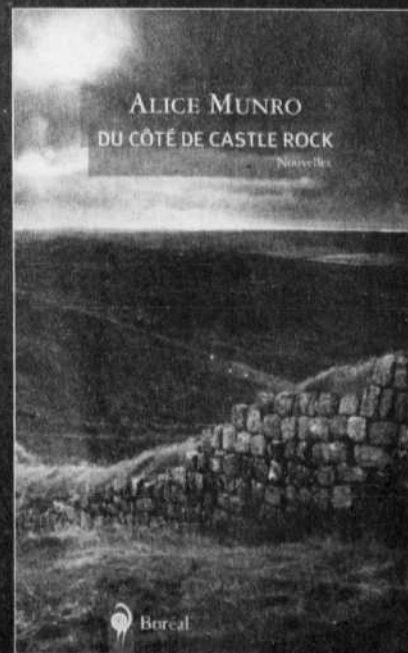
Université
de Montréal

Alice
MUNRO
Du côté de
Castle Rock

«S'il y a
un écrivain
qui apporte
la preuve que
la nouvelle
n'est pas le
parent pauvre
du roman,
c'est bien
Alice Munro.»

Peter Kemp
Sunday Times

Traduit de l'anglais
(Canada)
par Jacqueline Huet
et Jean-Pierre Carasso



Nouvelles • 352 pages • 27,95 \$

Boréal
www.editionsboreal.qc.ca



LITTÉRATURE

Un super-roman

Dans le roman de Brock Clarke, certaines phrases sont comme des étagères croulant sous les cannes de binnes



LOUIS HAMELIN

Dans *La Femme adultère* d'Albert Camus, il y a, sur la banquette d'un autocar, un couple d'un certain âge, un commerçant et sa femme, en tournée. Les mains de l'homme pendent dans le vide au-dessus de sa valise d'échantillons. Sur l'une, une mouche vient se poser. L'homme, vivant pourtant, ne réagit pas. Alors déjà, nous savons. Deux petites phrases à peine pour dire cette mort-là: celle des sens refroidis, des corps en berne, le degré zéro de la passion. Nous sommes prévenus (le titre aide un peu, aussi...): cette femme, d'une manière ou d'une autre, va tromper son mari.

Cette simple petite mouche vaut tous ces flashback explicatifs que vous auriez tartinés, sur le thème du dépérissement du désir et pendant des pages et des pages, n'importe quel écrivain dont la pensée et l'inspiration semblent formatées pour donner ces romans que le marché de la littérature américaine débite par tranches de 430 pages (en moyenne) comme s'ils étaient de la saucisse fraîche, et l'éditeur Albin-Michel, une usine de transformation géante.

Une autre leçon de maître me vient à l'esprit: dans *L'Heure triomphale de Francis Macomber*, lorsque le héros éponyme commence à avoir sérieusement la pétoche et que même ses phrases se mettent à trembler, le guide interrompt brièvement son petit laïus sur la meilleure manière de débusquer un lion blessé dans les broussailles et lui jette un regard, un seul, avant de continuer. Ah, ce regard... L'écrivain n'a pas besoin d'appuyer, son éloquence ne pardonne pas: on entend penser le Grand Chasseur blanc. Je suis le lecteur, maintenant à l'affût, moi aussi: des signes sur la page, des traces de sang, traces de sens. Et Hemingway est ce vieux lion embusqué derrière la prochaine phrase avec une balle de .300 Magnum dans les tripes.

On ne peut évidemment pas comparer un roman et des nouvelles dont au moins une est un chef-d'œuvre. Je constate simplement que, si Brock Clarke, l'auteur du *Guide de l'incendiaire des maisons d'écrivains en Nouvelle-Angleterre*, rend, comme l'affirme son éditeur français, «hommage aux plus grands écrivains américains», le vieux Hem n'est pas de la fête et c'est un peu dommage. Même qu'un ou deux petits conseils de Papa, sur les différentes façons de couper le sifflet à un narrateur dont la propension à noyer chaque paragraphe sous des flots d'encre et de salive devient vite exaspérante, n'auraient, ici, pas été de trop. Ce n'est pas le nombre de mots qui me dérange. Joyce en a vomi plusieurs centaines de milliers, toujours en les sculptant selon une vision et une fin supérieure, de la matière organique à la forme organisée. De toute évidence, on est ici dans une autre tradition.

Hemingway a dit quelque part que Henry James écrivait «comme une vieille femme». James méritait sans doute mieux, et les vieilles femmes itou. Mais si Brock Clarke n'écrit pas exactement comme une mémé (on boit beaucoup de bière dans ce livre et on n'y baise pas une seule fois), il n'est pas faux de dire qu'il radote un peu. Il tenait une bonne histoire: crimes, meurtre, catastrophes, prison, rédemption, plus le vieux truc homme-femme-enfants-parents et cette thématique littéraire en prime. Du bon gros grain américain, bref. Mais à cette histoire menée rondement, la redondance tient lieu de style. Un exemple typique de la prose qu'on y trouve: «Elle adore cuisiner, mais pas comme ça», avait dit mon père à la femme, et ils avaient éclaté d'un rire identique [...]. Celle qui adorait cuisiner, mais pas comme ça, c'était ma mère. Pas la peine d'être un génie pour savoir ça, non plus.» Le problème, c'est qu'on est rendu à la page 389 et que n'importe quel lecteur le moins attentif sait très bien que l'autre femme dont il est question dans ce passage ne peut être que la mère du narrateur. Les deux dernières phrases du paragraphe sont donc inutiles. Bien loin de postuler un minimum de perspicacité chez son lecteur, Clarke verse sans cesse dans la surexplication, sa manie. Par facilité? Insécurité? On dirait l'écriture d'un homme qui, de son poste d'observation d'enseignant universitaire, a décidé une fois pour toutes que le lecteur contemporain est un cancre.

Dans une entrevue publiée dans *Le Monde* (édition internationale) du 10 octobre, Philip Roth (autre bavard notoire, qui mise, lui, sur l'intelligence...) disait: «Certes, il y a encore quelques personnes qui lisent vraiment, mais elles sont rares. Lire ce n'est pas acheter des livres et tourner les pages.» Je n'ai pas acheté le *Guide de l'incendiaire*..., mais après une couple de centaines de pages, je tournais celles-ci à toute vitesse et me contentais de photographier les phrases, unique-

ment désireux de me rendre au bout et de remettre enfin le couvercle sur tout ce verbiage, et accessoirement connaître le dénouement d'une intrigue passablement entortillée.

Le décor était pourtant bien planté. «Comme, écrit Clarke, si on avait construit la banlieue avant d'avoir construit la ville.» J'avais rarement vu décrite, avec tant de tranquille férocité, la Grande Banlieue américaine, avec ses boulevards Taschereau et ses développements domiciliaires sécuritairement coupés du monde vivant et de ses possibles contaminations, avec leurs forteresses dix fois trop grandes à un demi-million. Pas de trottoir, parce que là-bas, monsieur, on ne marche pas, on roule. Les seules formes humaines qu'on voit bouger sont occupées à livrer une guerre totalitaire à l'herbe qui pousse. Clarke a cette phrase mémorable: «De nos jours, on peut habiter quelque part sans vraiment y vivre.»

Et le «Think big» comme seul horizon: «la rivière des grandes surfaces: les super-jardineries, les super-magasins de jouets, les super-... ci et super-ça. On est à Laval, à Joliette. Mais aussi dans le roman de Brock Clarke, dont le principal défaut est en fait de reproduire cette idéologie du «super-supermarché» avec son «Too much is beautiful». Certaines phrases sont comme des étagères croulant sous les cannes de binnes. Le nombre excède la demande.



Et le «Think big» comme seul horizon: «la rivière des grandes surfaces: les super-jardineries, les super-magasins de jouets, les super-... ci et super-ça. On est à Laval, à Joliette. Mais aussi dans le roman de Brock Clarke, dont le principal défaut est en fait de reproduire cette idéologie du «super-supermarché» avec son «Too much is beautiful». Certaines phrases sont comme des étagères croulant sous les cannes de binnes. Le nombre excède la demande.

Et le «Think big» comme seul horizon: «la rivière des grandes surfaces: les super-jardineries, les super-magasins de jouets, les super-... ci et super-ça. On est à Laval, à Joliette. Mais aussi dans le roman de Brock Clarke, dont le principal défaut est en fait de reproduire cette idéologie du «super-supermarché» avec son «Too much is beautiful». Certaines phrases sont comme des étagères croulant sous les cannes de binnes. Le nombre excède la demande.

Et le «Think big» comme seul horizon: «la rivière des grandes surfaces: les super-jardineries, les super-magasins de jouets, les super-... ci et super-ça. On est à Laval, à Joliette. Mais aussi dans le roman de Brock Clarke, dont le principal défaut est en fait de reproduire cette idéologie du «super-supermarché» avec son «Too much is beautiful». Certaines phrases sont comme des étagères croulant sous les cannes de binnes. Le nombre excède la demande.

Et le «Think big» comme seul horizon: «la rivière des grandes surfaces: les super-jardineries, les super-magasins de jouets, les super-... ci et super-ça. On est à Laval, à Joliette. Mais aussi dans le roman de Brock Clarke, dont le principal défaut est en fait de reproduire cette idéologie du «super-supermarché» avec son «Too much is beautiful». Certaines phrases sont comme des étagères croulant sous les cannes de binnes. Le nombre excède la demande.

GUIDE DE L'INCENDIAIRE DES MAISONS D'ÉCRIVAINS EN NOUVELLE-ANGLETERRE

Brock Clarke
Traduit de l'américain par Renaud Morin
Albin Michel
Paris, 2009, 429 pages

POÉSIE

Maison à prières

HUGUES CORRIVEAU

Michael Delisle prouve encore une fois qu'il est un excellent poète avec sa *Prière à blanc*. Poésie du moindre mot, du moindre effet, scalpel d'une parole qui tranche dans l'épaisseur du sens. Voici le travail tranquille d'un homme qui, des «Blasons» (titre de la première partie qui cache mal le sens de «blasé» qu'il recouvre) à l'«Élan» qui suit, traduit la passion de l'écriture, tension qui sous-tend le besoin de vivre.

«L'amour des hommes est une énigme», dit-il, comme pour mieux atteindre celui qu'il appelle le frère, l'autre, le désiré. Puisque «c'est une joie de rester en équilibre sur la lettre», le poète tend la main, de syllabe en syllabe, pour accéder au secret qui fait s'ouvrir l'étrangeté. Dans la troisième partie intitulée «Des montagnes qu'on voit dedans», il affirme: «La vie heureuse: l'eau, le feu, la soupe. Les descentes exquises de la lecture. Pas d'autre règle que l'écriture. Et pas de fin à la houle du fleuve.» L'aveu d'une telle simplicité réconcilie boires et déboires, inquiétudes et abandons.

Rien n'est pour autant définitif,

sinon ce serait fatalement le silence. Il avoue, non moins radical: «J'emporte un marais dans ma bouche.» Là, dans la dernière partie au titre plus noir, «Ruine en temps réel», le désir de transcender les contraires s'affirme encore: «ma tête excitée par les sommes / aime / le roman d'écrire [...] écrire, dis-je, abolit / le reste». Et le poète de faire ainsi œuvre, obstinément.

Liban, ma douleur

Nada Sattouf, née à Tripoli au Liban en 1966, vit au Québec depuis 2002. Elle nous offre, avec *Bayt*, un second recueil en français aussi intense et nécessaire que son précédent, *Mémoires et un sommeil*. Bayt signifie maison en arabe, la maison qui n'est pas toujours la protectrice, la gardienne salvatrice qu'on voudrait quand la guerre fait rage, aveuglément: «il y a des ruines à méditer / en profondeur / des ruines d'où naissent / les pierres / et des ruines où se calcinent / les âmes à force de naître».

Le livre s'ouvre sur un dialogue théâtralisé entre une mère «le corps desséché réduit à ses particules les plus fines», une jeune fille, Dounya, «qui réclame son corps», et Zad, retrouvé



JACQUES GRENIER LE DEVOIR
Michael Delisle

vivant dans les décombres de sa maison. Dounya dit à sa mère: «il fait corbeau sur mes plaies / il fait un loup», et la poésie fait ainsi images, fortement, comme un coup de poing. Et c'est sans concession, l'auteur ne cherchant jamais la facilité, mais une intensité dramatique des mots qui se précipitent pour dire l'insensé comme le sens de survivre. Zad dit à Dounya: «Tu marchais sur les chênes il y a loin / sentais l'ampleur natale couleur / et un verger il fait papier

dans le vent / un vœu feutré au clair des doigts».

De même en seconde partie, «Spécimen», la mise en mots tient du cinéma avec une mère et un enfant, ou deux enfants, pris en gros plan ou en plan d'ensemble. Le texte tient encore une fois sa voix haute et dit la précarité: «Le vent me convie le sens / vers toi trois plaies / trois mille sangs dans le thé». Il faut lire Nada Sattouf pour cette façon toute particulière qu'elle a d'imposer des images puissantes qui savent à la fois souligner le drame et le rire, la force de survivre et l'appel à un avenir impérieux. Il faut s'attarder, entre autres, à la troisième partie de ce recueil qui nous interpelle, intitulée «Journal intime d'un libéré de Guantánamo».

Collaborateur du Devoir

PRIÈRE À BLANC

Michael Delisle
Éditions du Noroit
Montréal, 2009, 72 pages

BAYT

Nada Sattouf
Éditions Poètes de Brousse
Montréal, 2009, 88 pages



Olivieri
Au cœur de la société

Jeudi 22 octobre 2009
19h00

Avec le soutien de la Sodac
RSVP : 514 739-3639
Bistro : 514 739-3303
5219 Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges

CAUSERIE

Démocratiser et repenser la ville

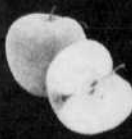
En ces temps d'élections municipales, comment faire en sorte que les citoyens se réapproprient la politique de leur ville pour la penser à leur image et la construire de façon démocratique?

LUC RABOUIN (*Démocratiser la ville*, Lux Éditeur, 2009) et MARCEL SÉVIGNY (*Et nous serions paresseux?* Écosociété, 2009) partageront leur vision d'une ville socialement et écologiquement viable, ainsi que leurs projets pour Montréal.

Animatrice

CAROLINE PATSIAS
Professeure à l'École de politique appliquée de l'Université de Sherbrooke.

Gardez la forme et la santé!



Conçu pour vous aider à acquérir de saines habitudes de vie, votre journal santé combine les conseils et les exercices pratiques de Mélissa Lemieux, coach de vie, de Nathalie Lambert, athlète et d'Isabelle Charest, nutritionniste.

- Après 45 ans, découvrez comment...
- protéger et entretenir les muscles, les tendons et les ligaments
 - prévenir les tendinites et autres blessures
 - profiter des activités quotidiennes pour vous entraîner
 - choisir et pratiquer une activité physique qui vous convient

LES ÉDITIONS DE L'HOMME
Une compagnie de Quebecor Media
www.editions-homme.com

Un récit touchant dans une prose magnifique



Kim THUY



En librairie dès maintenant

PHOTO © BENOÎT LEVAC

IL FAIT BON LIRE!

GRUPE LIBREX
UN COMPAGNE DE QUEBECOR MEDIA
GRUPELIBREX.COM

LITTÉRATURE

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Des romans pour fantasmer

GUYLAINE MASSOUTRE

Géométrie d'un rêve, de Hubert Haddad, sera-t-il sélectionné pour un prix? Tout peut arriver, même si rien ne le dit. Ce romancier français, d'origine judéo-berbère et né à Tunis, qui recevait pour *Palestine* le Prix des cinq continents de la Francophonie 2008, est-il si bien connu? S'il constitue un livre original ou, comme il se plaît à le dire, une «nouvelle fiction» qui détonne, c'est bien ce roman qu'il faut lire.

Qu'est-ce que cette fiction a de neuf? A en croire le petit groupe de romanciers qui l'ont affirmé, il y a une quinzaine d'années, ce serait Coleridge, poète anglais du XIX^e siècle, qui en prônant «la suspension consentie de l'incrédulité» (*willing suspension of disbelief*), leur aurait permis de réinventer la fantasmagorie, l'irrationalité littéraire et l'abandon poétique, propres à l'imaginaire.

Haddad partage avec Georges-Olivier Châteaureynaud, Frédéric Tristan ou Francis Berthelot, auteur de science-fiction, une indéfectible attirance pour les mondes radicalement étranges. Il ne cache pas son ancienne fascination pour Artaud, Gracq et Borges, maîtres de son initiation sauvage à une écriture surréelle, qu'il a, avec le temps, nourri d'une réelle culture.

Comment ne pas préférer ces élans symboliques dans le rêve et l'irréel, pleins de soubresauts et de coupures, même à 62 ans, quand on a eu un père forain et une mère algérienne, dont il dit

qu'elle avait une personnalité troublée? Quand on a connu la vie d'immigré de banlieue et qu'on a dirigé tant d'ateliers d'écriture avec les plus mal lotis de la société, peut-on ignorer l'étoile de Rimbaud?

Combat avec l'ange

Dans *Géométrie d'un rêve*, Fedora, le personnage emblématique, emprunte son nom et sa fonction d'inspiratrice à l'héroïne balzacienne, puissante et mortifère, de *La Peau de chagrin*. Toutes les femmes fatales sont des Fedora pour les hommes fragiles qui les divinisent. On la retrouve ici, réinventée par Haddad dans le rôle d'une cantatrice, dont un jeune homme au passé compliqué et au présent fantasque tombe amoureux fou.

Cette histoire sentimentale et rêveuse se double d'une déambulation le long des boucles paresseuses de la Marne et dans des songes nostalgiques, que le romancier entrelace de réflexions sur la littérature, l'écriture, l'histoire, les auteurs aimés. Dans le registre de sa vaste culture, il propose des sauts métaphoriques, des rapprochements inattendus, des courts-circuits de l'inconscient en dérive confiante.

Géométrie d'un rêve est un bel objet composite, utile à la réflexion sur l'existence, les nécessaires sublimations, les réalisations désirées. Haddad est doué d'un talent littéraire sophistiqué, poli par quarante années de publication. Aussi ce roman est-il une nouvelle fiction aux pages enchante-

PATRICK KOVARIK AFP
Véronique Ovaldé

resses, dont l'écho littéraire va du romantisme à la postmodernité, en musardant dans ses inflexions décadentes.

Tout y est aventure d'un langage fortement sensoriel, d'images aussi complaisantes que singulières et réinvention d'un présent qui se dérobe au grand jour. Autre et toujours le même: «La tête vide, les tempes encore vibrantes du pathétique final et lucifère, j'irai à coup sûr au Café de la Paix boire une fortune à la santé de Tosca en maudissant Puccini et tous les librettistes qui peuvent se permettre les plus abusifs mélôs tandis que les romanciers méconnus se collètent incognito avec l'ange de la vraisemblance». Hypnose et connivence littéraires.

Ovaldé invente

Ce que je sais de Vera Candida a, quant à lui, été plus vite re-

marqué par les vénérables jurés. C'est en effet un roman jubilatoire, dont les effets de baroque échevelé tranchent sur les redites. Dans cette fiction située nulle part (sur l'île de Vatapuna), Véronique Ovaldé réussit à créer des personnages forts, crapules et filles perdues aux touches sud-américaines, dont on suit galopades et escapades avec curiosité.

Ce roman tient par la force de son style impertinent, drôle, entêté, qu'elle apparente à celui de Richard Brautigan. L'humour y fait des cabrioles langagières séduisantes et habiles. Irréel, exotique sans forcer, il rappelle que cette romancière âgée de 37 ans est d'origine espagnole, si tant est que la sensibilité de cette Française trempée sa plume dans le sang des aïeux. Ce sixième roman d'une directrice littéraire chez Albin Michel promet une carrière autre à celle qui signe son réel penchant pour les choses imaginaires. Il reste toutefois à nous convaincre que les artifices verbaux qui tonnent font plus que des fusées dans un ciel d'été.

Collaboratrice du Devoir

GÉOMÉTRIE D'UN RÊVE

Hubert Haddad
Zulma
Paris, 2009, 408 pages

CE QUE JE SAIS DE VERA CANDIDA

Véronique Ovaldé
L'Olivier
Paris, 2009, 296 pages

POLAR

Cette cause qui est la leur...

MICHEL BÉLAIR

Avec son premier roman publié en français chez Sonatine, *Seul le silence* (voir *Le Devoir* du 11 octobre 2008, page F 2), Roger Jon Ellory a tout de suite attiré l'attention des amateurs du genre... et gagné du même coup le prix du roman noir du *Nouvel Observateur*. Cette sombre histoire d'un tueur en série découpant les petites filles en morceaux dans une Géorgie rappelant le Sud de John Steinbeck et de Tennessee Williams avait même amené Michael Connelly à crier au génie! *Vendetta*, qui sort tout juste chez le même éditeur, devrait convaincre les plus exigeants de l'immense talent du romancier américain au passé trouble — il a fait de la prison avant de jouer de la guitare dans un groupe rock et de devenir photographe...

Ici, la trame est toute simple: la fille du gouverneur de la Louisiane est enlevée et Ernesto Perez, l'homme qui la détient après avoir dépecé son garde du corps, promet au FBI de la libérer à condition que l'on fasse venir à La Nouvelle-Orléans un avocat new-yorkais, Ray Hartman, pour écouter sa confession. Le Bureau n'a pas vraiment le choix et se voit forcé d'obtempérer. Perez racontera alors avec force détails — devant un Hartman qui mettra beaucoup de temps à comprendre ce qu'il fait là — l'histoire des grandes familles de la mafia américaine des 50 dernières années.

L'ouvrage est fascinant. Au départ, on accrochera peut-être sur la langue fleurie avec laquelle s'exprime le vieux mafioso autodidacte. Mais le lecteur sera vite séduit par l'ampleur, la «ferveur philosophique» que Perez met à enfler les horreurs tout en dissertant sur le bien et le mal ou sur les conflits moraux qui hantent l'homme d'aujourd'hui confronté aux valeurs pourrissantes d'une société décadente. Comme chez James Lee Burke, la ville de La Nouvelle-Orléans joue encore une fois un rôle très concret dans cette histoire de pouvoirs, de trahisons diverses et de violences assumées; comme par hasard... Le tout ficelé dans une écriture de haut vol et dans un style qui ne vous laissera aucun répit.

En prime, à la toute fin, on vous prévient, l'histoire vous éclatera au visage. Pas de panique toutefois puisque vous ne verrez jamais venir la finale en feu d'artifice qui vous fera saisir la dimension du talent de J. R. Ellory. En une phrase ou deux, cet homme peut vous amener au plus profond des ténébres comme au sommet de l'extase.

On vous l'aura dit...

Le Devoir

VENDETTA

R. J. Ellory
Traduit de l'américain par Fabrice Poiteau
Éditions Sonatine
Paris, 2009, 652 pages

Aux chercheurs (professeurs et étudiants) qui s'intéressent à l'œuvre de VLB

Bienvenue à l'assemblée de fondation de la Société d'études beauléusiennes qui aura lieu au local J-4225, pavillon Judith Jasmin de l'UQAM, le vendredi 23 octobre, à 13h30.

Initiative patronnée par Jacques Pelletier, Jean-François Chassay, Anne-Élaine Cliche.

XYZ éditeur



Yann Martel
Mais que lit
Stephen Harper?
264 p., 25 \$

C'est devant l'indifférence totale de Stephen Harper, alors qu'on soulignait le cinquantième anniversaire du Conseil des Arts du Canada à la Chambre des communes, que Yann Martel a décidé de lui envoyer des livres accompagnés d'une lettre pour qu'il puisse meubler ses moments de quiétude. Ces lettres, sur des auteurs de la littérature mondiale, sont remarquables d'intelligence, de profondeur et de sagesse.

www.editionsxyz.com

ARCHAMBAULT

Une compagnie de Quebecor Media

PALMARÈS LIVRES

Résultats des ventes: du 6 au 12 octobre 2009

ROMAN

1	CŒUR TROUVÉ AUX OBJETS PERDUS Francine Ruel (Libre expression)
2	LES OS DU DIABLE Kathy Reichs (Robert Laffont)
3	HELL.COM Patrick Senécal (Ailre)
4	LE JEU DE L'ANGE Carlos Ruiz Zafón (Robert Laffont)
5	L'ÉNIGME DU RETOUR Dany Laferrrière (Boréal)
6	MON VIEUX Pierre Gagnon (Hurtubise HMH)
7	CAPTAIN WILDER Anne Robillard (de Mortagne)
8	5150, RUE DES ORMES Patrick Senécal (Ailre)
9	DOCTEURE IRMA T. 3 Pauline Gill (Québec Amérique)
10	LA TRILOGIE BERLINOISE Philip Kerr (du Masque)

OUVRAGE GÉNÉRAL

1	FRÈRES DE SANG : LES FILS DE MOÏSE R. S. Thériault/F. Thériault (La Semaine)
2	LE WHY CAFÉ John P. Strelceky (Dauphin Blanc)
3	LE GUIDE DE L'AUTO 2010 Denis Duquet (Trécarré)
4	LES MEILLEURES RECETTES DE... Carole Heding Munson (ADA)
5	LE PETIT LAROUSSE ILLUSTRÉ 2010 Collectif (Larousse)
6	SEXY L.-F. Marcotte (Flammarion Québec)
7	PLAIDOYER POUR LE BONHEUR Mathieu Ricard (Pocket)
8	TROIS FILS ET UN ANGE Christian Tétreault (de l'Homme)
9	ENTRE CUISINE ET BAMBINI Stefano Paita (Trécarré)
10	CAHIER DE GRIBOUILLAGES POUR... Claire Fay (Marcel Didier)

JEUNESSE

1	LES NOMBRILS T. 4 : DUEL DE BELLES Delf / Dubuc (Dupuis)
2	JOURNAL D'UN VAMPIRE T. 2 Lisa Jane Smith (Hachette Jeunesse)
3	LES SORCIÈRES DE SALEM T. 1 Milla Sydénier (Éditions Réunies)
4	FASCINATION T. 4 : RÉVÉLATION Stephanie Meyer (Hachette Jeunesse)
5	MAX LA LOUPE ENQUÊTE T. 1 Stéphane Bourget (ADA)
6	LES SECRETS DU DIVAN ROSE T. 1 Nedine Descheneaux (Boomerang)
7	VISIONS T. 1: NE MEURS PAS LIBELLULE Linda Joy Singleton (ADA)
8	À FAIRE FRÉMIR D. W. Cropper (ADA)
9	OÙ EST CHARLIE ? LE GARNET SECRET Martin Handford (Gründ)
10	LES SANG D'ARGENT Melissa De La Cruz (Albin Michel)

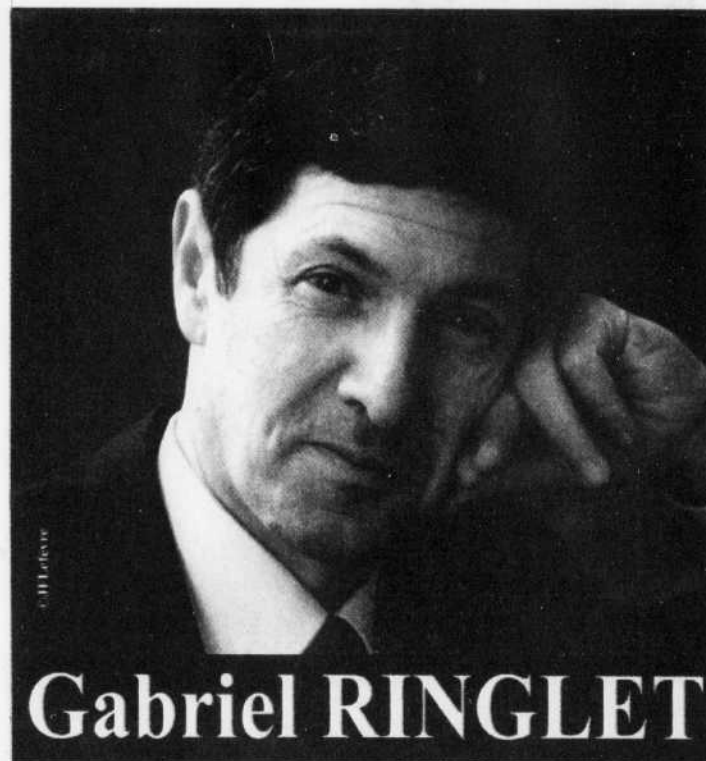
ANGLOPHONE

1	THE LOST SYMBOL Dan Brown (Doubleday)
2	NEW MOON : MOVIE COMPANION Mark Cotta Vaz (Little, Brown & Co)
3	AN ECHO IN THE BONE Diana Gabaldon (Doubleday Canada)
4	VAMPIRE DIARIES V. 1: THE AWAKENING Lisa Jane Smith (Harper Collins)
5	THE ASSOCIATE John Grisham (Dell)
6	ECLIPSE Stephanie Meyer (Little, Brown & Co)
7	BLEACHERS John Grisham (Dell)
8	THE TIME TRAVELER'S WIFE Audrey Niffenegger (Vintage Canada)
9	THE BRASS VERDICT Michael Connelly (Warner Books)
10	DEAD UNTIL DARK Charlaine Harris (Ace Books)

Jouez la carte de la culture!



CONFÉRENCES



Gabriel RINGLELET

Professeur émérite
de l'Université catholique de Louvain
(Belgique)
Journaliste et ethnologue
Théologien et poète

Auteur de *L'Évangile d'un libre penseur*,
Ceci est ton corps

Mardi 20 octobre 19h30
Librairie Paulines, Montréal
Réservation : (514) 849-3585

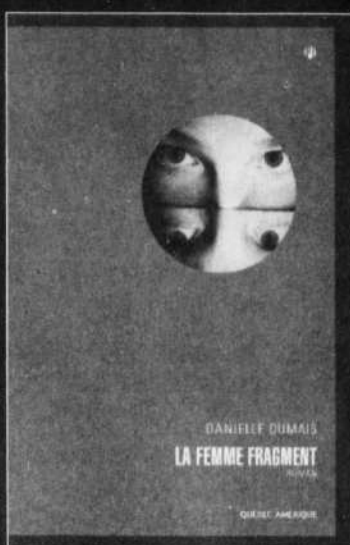
Mercredi 21 octobre 19h30
Centre communautaire Jean XXIII,
Trois-Rivières

Renseignements : (819) 374-2722
www.paulines.qc.ca

Albin Michel

LA FEMME FRAGMENT

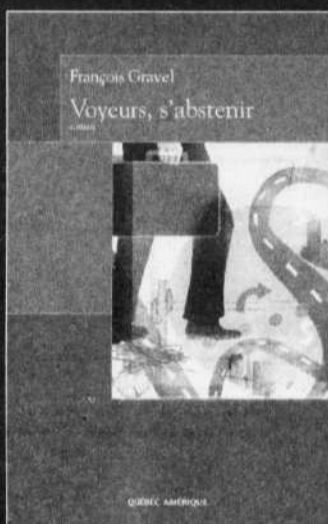
Danielle Dumais



La vie de Caroline bascule lorsqu'elle découvre la vérité sur sa mère et les raisons qui l'ont poussée à l'abandonner à sa naissance.

VOYEURS, S'ABSTENIR

François Gravel



Il paraît que c'est l'histoire d'un auteur qui a écrit une fiction romancée à partir de la vie de l'un des hommes d'affaires les plus en vue du Québec...

MON NORD MAGNÉTIQUE

Yves Vaillancourt



Déchiré entre ses deux passions, la musique et l'informatique, Evgeni Lazareff cherche sa véritable voie avec l'aide des différents mentors qui croisent sa route.

LIVRES

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

La mémoire vivante de Kim Thúy

CHRISTIAN DESMEULES

Elle est arrivée au Québec à l'âge de dix ans avec la première vague de «boat people» vietnamiens. D'abord «sourde et muette», puis de plus en plus perméable aux sons, aux mots et aux choses de son pays d'accueil. Sans jamais oublier. Trente ans plus tard, Kim Thúy, tour à tour couturière, interprète, avocate et chef-propriétaire d'un restaurant, met au jour des souvenirs qui ne s'oublient pas et un réel talent d'écrivaine avec *Ru*, un pénétrant récit d'exil et d'enracinement.

Forcée de fuir Saigon devant l'avancée des forces communistes venues du Nord, elle s'installe à la fin des années 1970 avec sa famille, après une escale dans un camp de réfugiés en Malaisie, dans une petite ville des Cantons-de-l'Est. La qualité de l'accueil et la générosité de quelques «anges gardiens» la marqueront à jamais: «Je sentais souvent, écrit-elle, qu'il n'y avait pas assez d'espace en nous pour recevoir tout ce qui nous était offert.»

Ru, qui signifie en français «petit ruisseau» ou «écoulement (de larmes, de sang, d'argent)» devient, en vietnamien, une «berceuse». Et les trois sens du mot se fondent dans le récit de Kim Thúy.

Récit émouvant livré à cœur ouvert, *Ru* remonte en profondeur le cours de la mémoire d'une fillette, d'une famille, de leurs voisins de hasard. Toute une mémoire vivante irriguée de larmes et de sang, d'espéros déçus et de surprises incalculables. Une mémoire traversée de vies quelquefois détraquées, dépossédées, humiliées. Mais des vies où le courage, la bonté vraie et la force de



© BENOÎT LEVAC

Forcée de fuir Saigon, Kim Thúy s'installe à la fin des années 1970, avec sa famille, dans une petite ville des Cantons-de-l'Est.



rester debout ne sont jamais absents.

Ses parents ont su lui léguer, tout comme à ses frères, toute la richesse de leur mémoire. Une mémoire «qui nous permet, écrit-elle, de saisir la beauté d'une grappe de glycine, la fragilité d'un mot, la force de l'émerveillement». «Plus encore, ajoute-t-elle, ils nous ont offert des pieds pour marcher jusqu'à nos rêves, jusqu'à l'infini.»

Et cet infini d'être et de possibles, Kim Thúy nous le donne à voir. C'est le souvenir d'une

fillette et de sa famille paralysées de peur au fond d'une cale de bateau au large des côtes de la Malaisie. Une vieille femme au dos exagérément courbé aperçue dans le delta du Mékong. Un ancien magistrat, voisin de palier à Granby, brisé par la peur, les épreuves, l'humiliation. Des milliers de femmes. Oncles, tantes, cousins et cousines: une communauté de destins encore debout et vivant aujourd'hui à travers ces pages poétiques et intenses.

«Je me suis avancée dans la trace de leurs pas comme dans

un rêve éveillé où le parfum d'une pivoine éclosée n'est plus une odeur, mais un épanouissement; où le rouge profond d'une feuille d'érable à l'automne n'est plus une couleur, mais une grâce; où un pays n'est plus un lieu, mais une berceuse.» Un témoignage fort d'amour et de liberté au féminin.

Collaborateur du Devoir

RU

Kim Thuy

Libre Expression

Montréal, 2009, 146 pages



Académie des lettres du Québec

Le 27^e Colloque des écrivains,
sur le thème

« Les métropoles culturelles
dans l'espace francophone »

En partenariat avec l'Académie royale de langue et
de littérature française de Belgique
Organisé par Lise Gauvin et Georges Leroux

LE VENDREDI 23 OCTOBRE 2009
DÈS 9H15

Auditorium de la Grande Bibliothèque
475 boulevard De Maisonneuve Est

Conférence inaugurale :

JAQUES de DECKER, secrétaire perpétuel de l'Académie
royale de la langue et de littérature française de Belgique

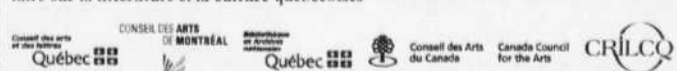
PARTICIPANTS :
JEAN-BAPTISTE BARONIAN
JACQUES GODBOUT
SUZANNE JACOB
MADELEINE MONETTE
PIERRE NEPVEU
STANLEY PÉAN
SHERRY SIMON

SPECTACLE :

Ma terre happy, de Bruno Coppens

Entrée libre

Ce colloque est soutenu par le Conseil des Arts et des lettres du Québec, le Conseil des Arts de Montréal, le Conseil des arts du Canada et le Centre de recherche interuniversitaire sur la littérature et la culture québécoises



Romain Gary (famille Ajaz)
La vie
derrière soi

Les livres qui ne
circulent pas
meurent

L'ÉCHANGE
707 ET 713 MONT-ROYAL EST
©MONT-ROYAL, 514-523-6389

Que sont les
baby-boomers
devenus?

sous la direction de
Ignace Olazabal

Un essai attendu
et percutant sur les
aspects sociaux
d'une génération
préoccupée par
son désir de ne
jamais vieillir...

296 pages 28,95\$

Éditions Nota bene

Des livres pour savoir



QUÉBEC AMÉRIQUE

www.quebec-amerique.com

LIVRES

LETTRES FRANCOPHONES

Frères ennemis

Waberi, auteur originaire de Djibouti, a choisi pour son nouveau roman Montréal comme toile de fond

LISE GAUVIN

Abdourahman Waberi, auteur originaire de Djibouti dont les premiers recueils de nouvelles, *Le Pays sans ombre* et *Cahier nomade*, furent accueillis chaleureusement par la critique, poursuit, avec *Passages des larmes*, une œuvre romanesque aux contours singuliers, marquée par une conscience aiguë des enjeux géopolitiques liés à certaines régions du monde. Le romancier a choisi cette fois Montréal comme toile de fond à l'aventure de son principal narrateur, un homme qui revient à Djibouti, le pays de son enfance, afin d'accomplir une mission commandée par une agence de renseignement américaine.

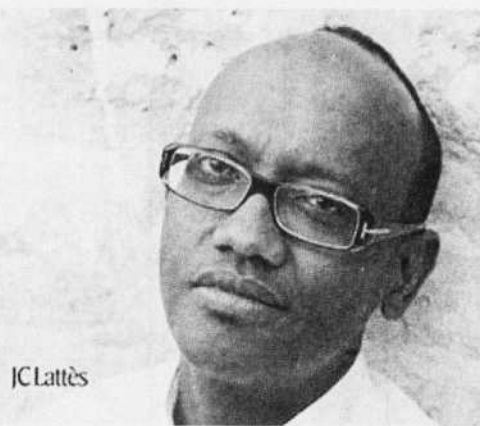
Djibril, qui se fait appeler Djib, détient un poste d'assistant vacataire au sein du laboratoire «Réseaux d'information numérisée» de l'Université McGill. Sur le point de prendre un congé forcé, il est sollicité par la société d'intelligence économique Adorno Location Scouting, installée à Denver, au Colorado, qui lui confie la tâche de «prendre la température du terrain» afin de s'assurer «que le pays est sûr, que la situation est stable et que les terroristes sont sous contrôle». Délissant son projet de rénovation d'une maison dans la vallée de la Gatineau, Djib, qui dit faire partie de «cette nouvelle élite sans attaches, partout chez elle et partout étrangère», accepte sans hésiter ce travail périlleux et lucratif.

C'est de Djibouti qu'il écrit ses carnets et c'est de là encore qu'il téléphone tous les jours à Denise, sa compagne restée à Montréal, ville dont il ne cesse de faire les louanges. «C'est à Montréal, écrit-il, que je suis sorti de ma chrysalide: là-bas je suis devenu l'homme que je suis. J'ai trouvé dans cette métropole tout ce qui fait l'ordinaire d'une vie enviable; une femme angélique, un travail, un toit, des amis.» Et d'ajouter: «J'ai l'impression d'être né à Montréal comme si mes dix-huit premières années avec ma famille et mon frère jumeau, aujourd'hui invisible, n'avaient pas compté.» Cette Denise, elle-même établie à Montréal avec ses parents juifs d'origine française au moment de la «révolution de velours» (sic), avait été rencontrée à la Cité internationale de Paris. C'est elle qui avait introduit Djib à l'œuvre et à la vie de Walter Benjamin.

Djib profite de sa mission pour évoquer ses souvenirs d'enfance, les escapades avec son ami David ainsi que la figure légendaire du grand-père Assod. Ses observations n'ont rien d'un retour nostalgique. Le ton est celui du constat dans un pays où tout a changé: «Sur le terrain marécageux où, jadis, nous courions à perdre haleine après un ballon dégonflé, le principal stade de football du pays, un centre commercial, des lotissements et même des villas pour expatriés ont été érigés.»

Dès le début du roman, une autre voix s'ajoute à celle de Djib, celle du frère dont il a perdu la trace, Djamal, et qui l'interpelle sous forme de courts chapitres identifiés par une lettre de l'alphabet arabe. On comprend vite que sa vision des choses est totalement différente de celle de Djib, le frère en question ayant trouvé à travers la lecture du Coran le Guide suprême de son existence. Depuis les îlots du diable où il est fait prisonnier, à la suite d'activités terroristes, ce frère juge sévèrement les agissements de son jumeau, le traitant tour à tour de traître, d'«impôseur du

Abdourahman A. Waberi
Passage des larmes
roman



JCLattès

grand Nord» ou encore de «mollusque du Québec». Étrangement, l'organisation dont il fait partie a le pouvoir de suivre les agissements de Djib à la trace et de les commenter.

À ces points de vue contrastés s'ajoute un autre récit qui apparaît sous forme de palimpseste sous le texte de Djamal et qui est consacré au parcours de Walter Benjamin, cette figure emblématique du XX^e siècle. À vrai dire, cette dimension du roman est plutôt déroutante pour le lecteur, qui a du mal à croire à ce manuscrit présent en filigrane dans les pages écrites par le prisonnier. C'est ce même Benjamin dont, dans un chapitre précédent, Djib cite le texte faisant référence à un tableau de Paul Klee, *Angelus novus*, dans lequel «on voit un ange qui a l'air de s'éloigner de quelque chose qu'il fixe du regard». Et Benjamin d'en conclure que «c'est à cela que doit ressembler l'Ange de l'Histoire. Son visage est tourné vers le passé. Là où nous apparaît une chaîne d'événements, il ne voit, lui, qu'une seule et unique catastrophe» alors qu'«une tempête le pousse irrésistiblement vers l'avenir auquel il tourne le dos».

L'intérêt du roman de Waberi est d'offrir, sous forme de voix alternées, deux façons diamétralement opposées de s'inscrire dans la mondialisation. Mais aussi bien l'acquiescement aux intérêts des superpuissances économiques que l'adhésion aux valeurs prônées par les intégristes musulmans sont ici présentés avec une distance ironique. Devant les désastres de l'Histoire, il ne semble pas y avoir d'autres partis à prendre que celui de garder l'œil ouvert, comme l'ange de Klee, tout en continuant d'avancer, même à rebours.

Collaboratrice du Devoir

PASSAGES DES LARMES
Abdourahman A. Waberi
JCLattès
Paris, 2009, 249 pages

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Les trois pointes du triangle

SUZANNE GIGUÈRE

Musique et fragilité humaine vont de pair — ensemble, elles forment l'essence du *Joueur de triangle*, le second roman de Nicolas Gilbert. Un an après sa sortie du Conservatoire, Louis, un jeune percussionniste, accumule les petits boulots en attendant un appel de l'Orchestre symphonique qui ne vient pas. Un soir, un message laissé sur son répondeur ravive ses espoirs. Il est embauché pour donner un seul et unique coup de triangle à la fin d'une pièce d'un compositeur coréen. Or, l'exécution de cette seule note déclenche chez le jeune musicien une angoisse terrible. Parviendra-t-il à la vaincre avant le concert?

Dans sa fébrilité, le percussionniste va à la rencontre de différentes personnes dont l'histoire nous est tour à tour racontée: un chef d'orchestre déstabilisé par une violoniste russe, une jeune femme écrasée par le carcan artistique de son père, un percussionniste à la retraite qui voit dans le triangle une métaphore: «on se retrouve devant le triangle comme devant notre propre vie». Louis a en effet quelque chose à régler



GENEVIÈVE CLOUTIER
Nicolas Gilbert

dans sa vie amoureuse, quelque chose dont il doit se libérer, un geste à poser. Il doit reprendre le contrôle de son existence.

Musicien et compositeur, Nicolas Gilbert nous avait charmés avec un premier roman, *Le Récital*, portrait en pointillé du milieu de la scène musicale montréalaise. Dans *Le Joueur de triangle*, il truffe de nouveau son récit d'une abondance de détails savoureux qui font sourire, parfois jaune: une animatrice de radio, exaspérante, qui polémique avec un chef d'orchestre, un critique qui traite des musiciens vieillissants de fos-

siles, des musiciens qui gardent une épine au cœur après un conflit à l'orchestre symphonique, la fragilité financière des orchestres symphoniques...

Des trois pointes du triangle (mélodie, rythme, harmonie) qu'est l'art musical, seule la mélodie reste mystérieuse. D'où vient-elle? Comment parvient-on à en composer une qui séduira dès la première audition? Avec *Le Joueur de triangle*, Nicolas Gilbert crée une petite musique humaine, à la fois comique et tendre, qui grince et sonne faux parfois, réussit à nous faire sourire et à nous émouvoir. En virtuose, il manie la langue avec aisance, dynamise la narration avec une multiplicité de points de vue. Une seule fausse note: le récit très réaliste (trop?). L'auteur reste captif du milieu musical qu'il connaît bien. Sa petite mélodie narrative gagnerait à être plus inventive, plus ludique; elle n'en serait que plus séduisante.

Collaboratrice du Devoir

LE JOUEUR DE TRIANGLE
Nicolas Gilbert
Éditions Leméac
Montréal, 2009, 208 pages

vient de paraître

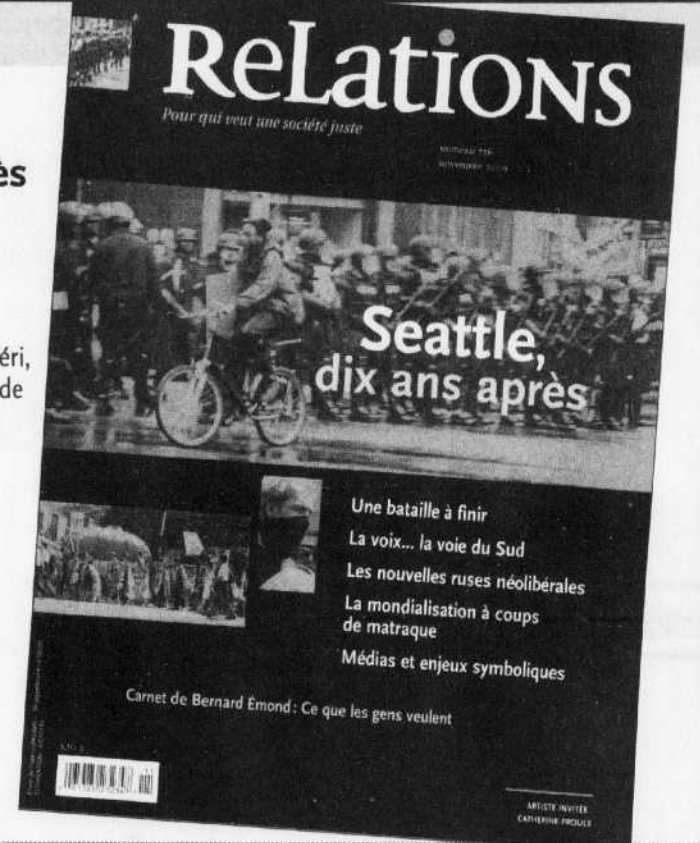
Dossier
Seattle, 10 ans après
NUMÉRO 736 • NOVEMBRE 2009

Ont écrit dans ce numéro:
Maude Barlow, Francis Dupuis-Déri,
Diane Lamoureux, Pierre Mouterde
et Normand Pépin, entre autres.

À lire aussi le carnet de
Bernard Émond, la chronique
littéraire d'Élise Turcotte et la
chronique Ailleurs sur l'Iran:
«Les réformateurs mis au pas».

Artiste invitée: Catherine Proulx

Pour consulter le sommaire détaillé:
www.revuerelations.qc.ca



8 NUMÉROS PAR ANNÉE, 44 PAGES

Un an : 35 \$ Deux ans : 65 \$
À l'étranger (un an) : 55 \$
Étudiant : 25 \$ (sur justificatif)
Abonnement de soutien : 100 \$ (un an)
(514) 387-2541 p.226 | relations@cfj.qc.ca
Relations : 25, rue Jarry Ouest
Montréal (Québec) H2P 1S6

EN VENTE DANS LES KIOSQUES
ET LIBRAIRIES 5,50 \$ + TAXES

Oui, je désire un abonnement de _____ an(s), au montant de _____ \$

NOM _____

ADRESSE _____ VILLE _____

CODE POSTAL _____ TÉLÉPHONE (_____) _____

Je paie par chèque (à l'ordre de Relations) ou carte de crédit

NUMÉRO DE LA CARTE _____

EXPIRATION _____ SIGNATURE _____

UN ÉQUILIBRE EN TENSION

Appartenances religieuses

Sous la direction de Paul EID,
Pierre BOSSET, Micheline MILOT
et Sébastien LABEL-GRENIER

Textes de
Jean Baubérot
Pierre Bosset
Paul Eid
Marianne Hardy-Dussault
Marco Jean
Louis-Philippe Lampron
Sébastien Label-Grenier
Jocelyn Maclure
Micheline Milot
Anne Saris
Pierre Sercia
Stéphanie Tremblay

978-2-7637-8818-0 • 448 pages • 39,95 \$



Appartenance citoyenne

Commission des droits de la personne
et des droits de la jeunesse, Québec

Ce livre offre des analyses sur la laïcité, la prise en compte par l'État des pratiques et des normes religieuses, les tensions entre l'affirmation religieuse et l'égalité des sexes, les modalités d'expression de la ferveur religieuse, ou encore l'impact des écoles ethno-religieuses séparées sur l'intégration.

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL • www.pulaval.com pul

Faites voyager vos papilles gustatives autour du monde



1 CARNET DE RECETTES ET DE VOYAGES + 6 MÉLANGES D'ÉPICES POUR FAIRE LES 30 RECETTES

Ethné et Philippe DE VIENNE

PHOTO © GROUPE LIBREX

IL FAIT BON LIRE!

GROUPE LIBREX
Une compagnie de Québec Media
GROUPELIBREX.COM

LIVRES

COLOCS EN STOCK



Les bachi-bouzouks! Les cerco-pithèques! Ils l'avaient dit il y a un an dans nos pages. Ils viennent finalement de le faire. Dans quelques jours, sous la houlette des éditeurs belges de chez Casterman, l'adaptation en français du Québec des aventures de Tintin va prendre en effet d'assaut les librairies de la province. Son titre? *Colocs en stock*, version culturellement recadrée par un p'tit gars d'ici du célèbre *Coke en stock* imaginé en 1958, et en français, par Hergé. Regard critique sur un objet culturel à haute valeur polémique.



SOURCE CASTERMAN

Traduction infidèle

FABIEN DEGLISE

C'est à la deuxième planche que tout bascule. «*À la brunante*», en sortant «*des vues*», Tintin et Haddock viennent de percuter le général Alcazar qui visiblement ne veut pas se faire trop loquace. «*C'est ça. Astheure, i faut que j'y aille. Adios, amigos!*», lance-t-il. Et le capitaine de souligner: «*Eh ben! Franchement! I yé pas très jasant, vot'Alcazar! Entékâ, i nous a fait une belle façon.*»

Jusqu'à ce duo de cases, le rire était presque contenu. Il éclate soudainement devant le grotesque de la scène.

Quoi? Le chef des armées de la république de San Theodoros et farouche détracteur du général Tapioca parle le joual? Oui, et il n'est pas le seul: le célèbre reporter de *Petit Vingtième*, son copain Archibald, son chien Milou, Nestor, le petit Abdallah, Dupond et Dupont, Tournesol et tous les autres personnages de *Coke en stock* en font autant dans *Colocs en stock* (Casterman), première édition des aventures de Tintin en français du Québec. Et le projet d'édition est malheureu-

sement trop épais pour laisser intacts tous les œufs sur lesquels il avance.

Réalisé avec l'imprimatur des gardiens du patrimoine d'Hergé, ce recadrage linguistique couplé à une relecture culturelle de Tintin est, depuis l'annonce de son existence, présenté non pas comme une traduction, mais plutôt comme une simple adaptation en français québécois.

L'objectif, avoué autant par la maison d'édition belge que par l'adaptateur, Yves Laberge, un sociologue de la région de Québec, est lui aussi sans ambiguïté: magnifier et rendre hommage au français qui se parle ici sans essayer de rendre plus intelligible une œuvre dont la version originale, dans un français simple et efficace, circule sans aucun problème depuis 1958 dans la plupart des foyers du Québec.

En entrevue au *Devoir*, il y a quelques jours, l'homme derrière cette aventure linguistique avait même s'être inspiré du français que l'on parle autour de lui pour montrer toute la vie, la couleur et l'originalité du parler québé-

cois moderne, une preuve selon lui que le français est une langue riche, y compris dans ses ramifications.

Les intentions sont certainement bonnes... contrairement au résultat, qui offre plutôt, mal-

gré lui et très vite après avoir gobé — non sans douleur — la première série de bulles, une folklorisation quasi parodique de *Coke en stock*. Et ce, par abus d'un vocabulaire passéiste et d'une sur-joualisation des dialogues qui ramènent soudain à l'esprit l'image d'un Paul Newman sacrant comme un débardeur dans la version franco-québécois du cultissime *Slap Shot* (1977).

Morceaux choisis: «*Vous étiez pas pâmé par la vue, capitaine?*», demande Tintin à Haddock en sortant du cinéma, nommé ici «*les vues*». «*Quossé qui mène du train de même?*», demande plus loin le héros à la houppe alors que l'avion dans lequel il prend place est sur le point de s'écraser. «*Espèce de Bonhomme-sept-heures!... T'é chancieux que j'te serre pas les ouïes!*», dit Haddock au négrier.

Tonnerre de Brest! le registre de langue a été aplani. Pour le pire. Quant à la modernité du français québécois d'aujourd'hui, elle n'a visiblement pas réussi à passer à travers la couverture cartonnée. Dommage.

Seul point positif: dans cet exercice de style, dont la pertinence est mise en question toujours à la 62^e planche, la rudesse de Haddock et son hermétisme ordurier évitent l'écueil suprême et surtout la vulgarité à saveur liturgique que l'on aurait pu craindre. Mais ses «*Coquerelle*», «*achalant*» et «*mouche-à-chevreuil*» en lieu et place des «*bachi-bouzouk*», «*colonquinte*» et «*rapace*» n'arrivent malheureusement pas à faire de cette adaptation autre chose qu'une curiosité à mettre certainement en bas de la liste dans le catalogue multilingue de l'œuvre universelle d'Hergé.

Le Devoir

COLOCS EN STOCK

Hergé (adapté par Yves Laberge)
Casterman
Bruxelles, 2009, 62 pages



Claude Fournier, finaliste
aux Prix littéraires du Gouverneur général
de 2009

Cher Claude,
au nom de la grande équipe
du Groupe Librex, je tiens à te féliciter
pour ta nomination aux
Prix littéraires du Gouverneur général
de 2009, dans la catégorie
Études et essais.

Travailler avec toi, sur
À force de vivre,
fut une expérience inoubliable.
Tu as une personnalité attachante,
ta plume est formidable,
tu nous as confié un classique.
Merci.

Ton éditeur et ton ami,
André Bastien.

À

CLAUDE FOURNIER

force
de
vivre

M É M O I R E S

Libre Expression

GROUPE LIBREX
Une compagnie de Québec Media
groupelibrex.com

Libre Expression

ESSAIS

ENVIRONNEMENT

Apprendre d'une catastrophe

MARCEL FOURNIER

Qui ne se souvient pas de la tempête de pluie verglaçante («ice storm») qui a frappé le Québec en janvier 1998 et qui a touché aussi l'Ontario, le nord de l'État de New York et le Maine? L'image des immenses pylônes électriques qui, sous le poids de la glace, se sont écraqués comme des châteaux de cartes reste gravée dans la mémoire collective: le Québec, si fier de ses ressources hydroélectriques inépuisables, découvrait soudainement sa grande vulnérabilité. Une des pires catastrophes «naturelles» de l'histoire du Canada.

Professeur de sociologie à l'Université d'Ottawa et spécialiste des questions d'environnement, Raymond Murphy fournit, dans son ouvrage, une description minutieuse de cette catastrophe jour après jour: presque toute l'île de Montréal dans le noir (avec la crainte du «black out» total), près de trois millions de Québécois sans électricité, l'ouverture de nombreux centres d'hébergement pour les personnes en difficulté, l'interdiction de l'armée canadienne, l'annulation du spectacle des Rolling Stones au Stade olympique et de matchs de hockey du Canadien, etc.

Une catastrophe naturelle?

Mais quelles leçons peut-on tirer de cette catastrophe? D'abord, cette catastrophe n'est pas aussi «naturelle» qu'on le pense: elle est le résultat d'une interaction — Murphy parle de danse — entre les actions des humains et les forces de la nature. Les sociétés modernes, avec leurs technologies, créent, fabriquent, peut-on dire, de nouveaux risques. La «tempête de pluie verglaçante» peut apparaître

comme un hasard et s'explique par des conditions climatiques particulières: on pouvait certes prévoir, dans la région du Saint-Laurent, une telle tempête, mais ni son ampleur ni sa durée. Mais, et c'est la thèse de Murphy, l'impact de cette catastrophe a été d'autant plus grand que la société entière était dépendante d'une technologie qui comportait des faiblesses et d'un système trop centralisé de production et de distribution de l'électricité. Il s'agit donc d'un «désastre technologique». Deux mythes se sont effondrés: d'abord celui de la capacité qu'a l'homme de contrôler, de dominer la nature selon ses besoins; ensuite, celui de l'invulnérabilité d'Hydro-Québec, qui est alors apparue comme un géant aux pieds d'argile.

Des problèmes de coordination et de leadership

L'image que l'on garde de cette catastrophe est aussi celle des leaders qui ont géré la crise et réussi à «calmer» une population qui, traumatisée, risquait de se révolter: le président d'Hydro-Québec de l'époque, André Caillé, et le premier ministre du Québec d'alors, Lucien Bouchard. Mais à plus d'un égard, la gestion de la crise a pu apparaître déficiente. Qu'en a-t-il été? Raymond Murphy consacre une partie importante de son ouvrage à répondre à cette question, en s'appuyant sur les informations qu'il a recueillies auprès d'une trentaine de «top leaders» (politiciens, administrateurs, scientifiques), dont le maire de Montréal de l'époque, Pierre Bourque. Il n'a malheureusement pu joindre ni André Caillé ni Lucien Bouchard. De son point de vue, la crise semble avoir été généralement



Des piétons tentent de se frayer un chemin sous les branches des arbres ployées sous le poids du verglas, à Montréal, en janvier 1998.

bien gérée, sauf sur deux points importants: l'absence de transparence dans la transmission d'informations critiques et le manque de coordination (entre la Ville, les régions et le gouvernement du Québec) ou les conflits entre les «gestionnaires» de la crise. Un ministre incompetent a dû démissionner.

Apprendre pour le futur

Raymond Murphy fait une comparaison, qui peut paraître curieuse, avec une communauté amish du nord de l'État de New York pour découvrir que cette dernière a été beaucoup moins affectée par la tempête de pluie

verglacante que la population avoisinante: tout cela démontre, conclut-il, que «le désastre est le résultat non pas du verglas en soi mais de la vulnérabilité de l'infrastructure que la société a construite et dont elle est devenue dépendante». Faudrait-il revenir à un mode de vie traditionnel? Murphy ne cherche pas à idéaliser les amish, qui sont une communauté patriarcale, mais il veut briser certains stéréotypes dont ils sont l'objet, par exemple leur refus d'accepter tout changement ou toute nouvelle technologie. La société moderne peut, selon lui, apprendre quelque chose de l'expérience des amish dans «le

triage séparant le meilleur du pire» pour assurer un développement durable et éviter les désastres «naturels».

Raymond Murphy ne cache pas, on l'aura compris, son parti pris écologique et, en conclusion, il propose diverses mesures, dont l'adoption d'un système de taxation, afin de «stimuler le triage entre les avantages économiques et les méfaits écologiques». Il croit donc possible, pour des sociétés modernes comme la nôtre qui sont dominées par la logique du marché, d'établir une harmonie entre les pratiques économiques et sociales et la dynamique de la nature. Tout l'en-

jeu est, selon lui, de savoir garder intact ce qui est le meilleur dans la nature tout en changeant selon un «rythme sécuritaire» ce qu'il est avantageux de changer. Une utopie?

Collaborateur du Devoir

LEADERSHIP IN DISASTER, LEARNING FOR A FUTURE WITH GLOBAL CLIMATE CHANGE

Raymond Murphy
McGill-Queen's University Press
Montréal, 2009, 406 pages

HISTOIRE

Cette Trois-Rivières un peu rouge

MICHEL LAPIERRE

Il faut de l'imagination pour parfois trouver rouge Trois-Rivières, dont nous célébrons cette année le 375^e anniversaire de fondation. Ne fut-elle pas la citadelle de M^{re} Louis-François Lafleche, son évêque de 1870 à 1898, l'un des chefs les plus conservateurs de l'Église du Québec, et le fief électoral de Maurice Duplessis de 1927 à 1959? Mais ce fut aussi la ville des *Soirs rouges* (1947), l'étonnant recueil de poèmes de Clément Marchand...

La photo de Duplessis à l'âge d'environ 15 ans et celle de la statue de M^{re} Lafleche ornent, comme il se doit, *Nouvelles pages trifluviennes*, recueil d'articles solides publié sous la direction de Jean Roy et de Lucia Ferretti. Le titre est un clin d'œil aux mânes de l'incontournable Albert Tessier, le créateur, en marge du tricentenaire de la ville (1634-1934), de la collection «Les pages trifluviennes» et le mentor de Marchand, dont il facilita l'accès à la tête de l'hebdomadaire local *Le Bien public*.

Prêtre, historien, cinéaste, homme de traditions, Tessier

«aura, selon Lionel Groulx qui appartenait à la même famille d'esprits, plus fait, pour la Mauricie, que tous les barrages et toutes les usines». Pourquoi en rire? Il faut reconnaître, sans sourire narquois, que Maude Roux-Pratte, qui a collaboré avec 13 autres à *Nouvelles pages trifluviennes*, a raison de redonner de l'importance à Tessier.

Mais à Trois-Rivières, où la petite minorité anglophone jouissait, du moins au début du XX^e siècle, «d'une position sociale et de ressources nettement supérieures à la moyenne», comme le signale l'ouvrage avec pertinence, Marchand, sur qui l'on aurait pu mettre davantage l'accent, renouça au conformisme. Le poète écrivit: «Chaque génération se doit de récuser la précédente, si elle ne tient pas à l'imiter».

La phrase a du poids, surtout à Trois-Rivières, longtemps repliée sur le passé. L'un des collaborateurs du livre, François Bisson, nous apprend que, dans les années 20, le Bureau de placement provincial, fruit de la timide politique interventionniste du gouvernement libéral de Lomer Gouin, y avait moins de succès que dans les autres

villes importantes du Québec.

Il s'agissait, notamment à la Wabasso Cotton, d'un milieu ouvrier soumis au capitalisme primaire et dur. Dans *Les Soirs rouges* (écrits entre 1930 et 1939), Marchand évoque la condition de ces gagne-petit: «Chaque jour, aux doigts crocheteurs des machines, / Ils laissent un lambeau palpitant de leur cœur».

Loin du ruralisme, doctrine d'une Mauricie fermée à l'avenir, le poète accueille la modernité urbaine sous son aspect concret, quotidien: «Je vivrai de la vie amère des cités / Où s'élaborent les nouvelles certitudes...» C'est la plus belle leçon que Trois-Rivières, jadis l'un des trois «gouvernements» de la partie laurentienne de la Nouvelle-France avec Québec et Montréal, devrait nous donner.

Collaborateur du Devoir

NOUVELLES PAGES TRIFLUVIENNES

Sous la direction de Jean Roy et Lucia Ferretti
Septentrion
Québec, 2009, 348 pages

HISTOIRE

Le Mexique contre quatre siècles

MICHEL LAPIERRE

Fait unique depuis la conquête des Amériques par les Européens, un pur Amérindien, Benito Juárez, devient chef d'État en 1858. Avocat né dans la pauvreté, ce président libéral et démocrate du Mexique repousse les envahisseurs français. Mais, en 1876, un militaire, Porfirio Díaz, prend le pouvoir. Puis, après 34 ans de tyrannie, éclate la révolution...

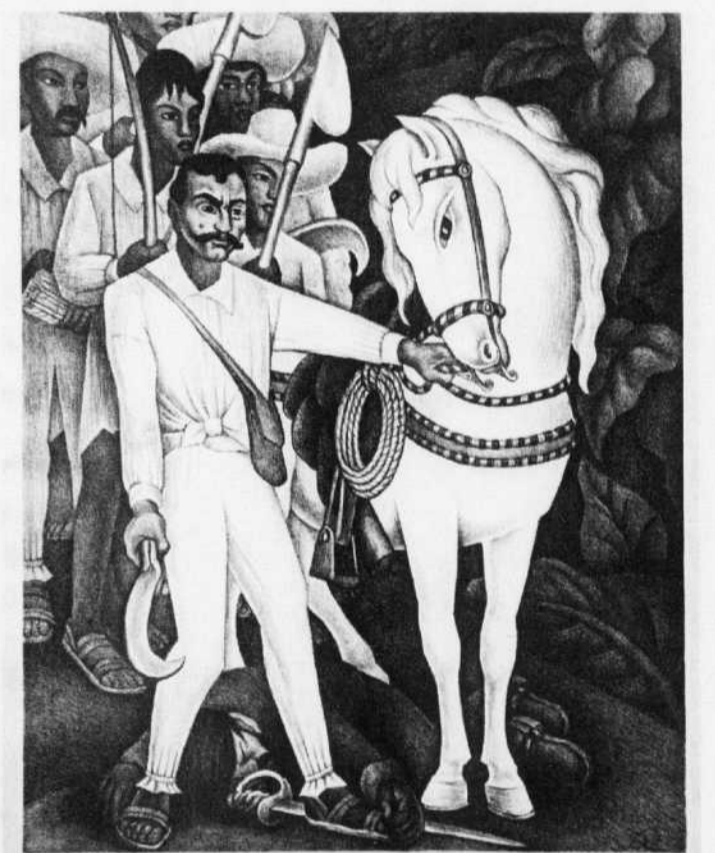
Toutes ces choses, il faut les avoir à l'esprit pour saisir la signification du changement social survenu entre 1910 et 1917, le premier du XX^e siècle. Un témoin actif, Jesús Silva Herzog (1892-1985), le raconte dans sa célèbre *Histoire de la Révolution mexicaine*, enfin traduite en français d'après l'édition espagnole remaniée de 1972.

Il y souligne que l'objet de la révolte, élément nécessaire à la compréhension de toute l'Amérique hispanique, prend sa source au XVI^e siècle. «Il n'est pas hasardeux de dire, écrit l'intellectuel mexicain, que la plupart des maux dont a souffert notre pays ont eu pour origine l'inégale et injuste répartition des terres depuis le début de la domination espagnole.»

Juárez avait cru que la nationalisation des biens immobiliers du clergé favoriserait l'essor de la petite propriété en réduisant la mainmise d'un nombre très restreint de grands propriétaires sur la plupart des terres, celles où travaillaient des paysans asservis, en particulier des ouvriers agricoles amérindiens. Mais, à cause de l'avidité des petits propriétaires, prêts à vendre leurs terres au plus offrant, la concentration agraire s'accrut.

La longue dictature de Díaz confirma la situation. Conséquence de la grogne populaire, la révolution, dirigée par un grand bourgeois progressiste, Francisco I. Madero, devint inévitable.

Historien de gauche étranger au marxisme et à toute autre orthodoxie, Herzog voit en Madero, qui renversa Díaz en 1911, un président «sincère et idéaliste», mais incapable de «comprendre les problèmes vitaux du



Lithographie de Diego Rivera illustrant les exploits du révolutionnaire Emiliano Zapata

Mexique». Ce jugement nuancé tient compte des multiples luttes intestines et de l'extrême complexité du mouvement révolutionnaire, phénomènes incontrôlables qui entraînèrent l'assassinat de Madero dès 1913.

Les «problèmes vitaux du Mexique» se rapportent, bien sûr, à la redistribution des terres aux paysans. Défenseurs généreux mais brouillons et rustiques de ces opprimés, Emiliano Zapata et Pancho Villa mèneront une lutte plus radicale que celle de Madero, avant d'être assassinés à leur tour.

Quoiqu'elle fût un pas certain vers l'égalité sociale, la Révolution mexicaine a manqué, comme le souligne si bien Herzog, «de l'élan créateur qui transforme dans ses racines non seulement la structure d'une société, mais aussi la conscience et la vision du monde des individus qui la composent». Comment douter que seul un profond changement des mentalités eût pu éradiquer le cercle vicieux de la pauvreté, lé-

gué par près de 400 ans d'injustice criante?

Collaborateur du Devoir

HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION MEXICAINE

Jesús Silva Herzog
Lux
Montréal, 2009, 320 pages



Jesús Silva Herzog

Histoire de la Révolution mexicaine

Peinture de Felipe Arillo Espinosa

LUX

Maurice Duplessis, l'ancien premier ministre du Québec et chef de l'Union nationale, en compagnie de l'évêque de Montréal, M^{re} Joseph Charbonneau

SOURCE ARCHIVES NATIONALES DU CANADA

ESSAIS

ESSAIS QUÉBÉCOIS

La gauche est-elle économiquement illettrée ?

« **L**e capitalisme a beau susciter toute la haine et toute la méfiance du monde, la recherche de solutions de rechange s'est jusqu'ici révélée pour le moins difficile, écrit le philosophe Joseph Heath. Le mieux qu'on ait réussi à faire, c'est d'apporter des améliorations ici et là et de mettre au point des outils intellectuels qui nous aideront à en concevoir de nouvelles. » Ceux qui ne jurent que par le slogan selon lequel « un autre monde est possible » se hérisseront certainement à la lecture de cette affirmation platement réformiste. Le philosophe canadien-anglais en est conscient; il a déjà fait de l'anticapitalisme un impératif moral. C'est la raison pour laquelle *Sale argent*, son plus récent essai, sous-titré *Petit traité d'économie à l'intention des détracteurs du capitalisme*, entend ménager les susceptibilités de gauche, tout en leur faisant la leçon.

Heath ne s'est pas converti avec enthousiasme aux vertus du marché. Il avoue ressentir toujours un malaise face au capitalisme et souhaite une amélioration du système actuel. Cependant, il constate que les détracteurs du capitalisme connaissent mal la science économique et que cette ignorance entraîne deux conséquences fâcheuses: les partisans de la gauche sont souvent incapables de réfuter efficacement les sophismes de leurs adversaires de droite et défendent « des projets qui n'ont pratiquement aucune chance de réussir et sont peu susceptibles d'améliorer le sort des bénéficiaires visés ».

Sale argent propose donc une démarche en deux étapes: dans la première, le philosophe expose et critique des sophismes attribués à la droite et dans la seconde, il se livre au même exercice, mais appliqué aux fausses croyances de la gauche. Fidèle à une certaine tradition essayistique anglo-saxonne, Heath, coauteur de l'excellent *Révolution consommée. Le mythe de la contre-culture*, paru en 2005, développe une argumentation foisonnante dans laquelle

concepts, exemples concrets et anecdotes se mélangent dans une ambiance à la fois savante et amicale qui n'est pas dénuée d'humour.

Fausses croyances de droite

Le capitalisme est-il vraiment naturel, c'est-à-dire issu d'un ordre spontané? Si c'était là une vérité, il faudrait alors accepter l'idée que l'intervention de l'État dans l'économie est nuisible. Or, explique Heath, cela est faux. L'intérêt personnel, concept-clé du libéralisme, « ne suffit pas à assurer le fonctionnement d'une économie de marché ». Un organisme de réglementation honnête est nécessaire pour imposer le respect de la propriété privée, des échanges et des contrats.

Or cet organisme, en l'occurrence l'État, a besoin, pour ce faire, de ressources et doit donc exiger des impôts. Ces derniers, même dans une logique capitaliste, ne peuvent être condamnés dès lors qu'il s'agit d'assurer la prestation de programmes sociaux visant à éviter des problèmes d'action collective. Dans les faits, d'ailleurs, les services offerts par le gouvernement pour assurer le bon fonctionnement de l'économie de marché sont nombreux (assurance dépôt, protection de la loi sur les faillites, système judiciaire, etc.) et coûtent cher. « Les appels de la droite en faveur de la réduction de la taille du gouvernement doivent donc s'entendre comme suit, conclut Heath: "Gardons les programmes qui profitent aux nantis et supprimons tous les autres." »

L'affirmation selon laquelle les impôts sont trop élevés et nuisent à l'économie n'est guère plus valable. Il est vrai que l'État ne produit pas de richesse, mais le marché n'en produit pas non plus. « Ce sont les gens qui produisent la richesse et qui la consomment », explique Heath. L'État et le marché ne sont que des mécanismes auxquels ils recourent pour ce faire, selon les cas.

Un club sportif, par exemple, est l'intermédiaire dont se servent ses membres pour ache-

ter et consommer collectivement parce que cette mise en commun est plus efficace que l'achat individuel de matériel sportif. Dans le cas des services gouvernementaux, la même logique s'applique, sauf que le groupe de partage comprend tout le monde. Aussi, le niveau d'imposition importe peu puisque « ce qui compte, c'est la quantité de biens que les particuliers sont disposés à acheter par l'entremise du secteur public et la valeur des services que le gouvernement est en mesure d'offrir ». L'État, dans ce cas, est le véhicule qui sert à organiser nos dépenses et l'imposition est une forme d'achat collectif. La prospérité économique n'en est pas affectée, mais la justice sociale (pensons à la santé et à l'éducation) y gagne.

La gauche naïve

Heath n'est pas plus tendre avec le dogmatisme idéologique de la gauche. Il critique, par exemple, le sophisme du juste prix qui consiste à modifier les prix ou à bonifier le revenu des pauvres sans égard au prix du marché. Selon lui, vendre de l'électricité à bas prix favorise une surconsommation, néfaste pour l'environnement, et aide les pauvres en finançant encore plus les riches. Il vaudrait mieux faire payer à tous l'électricité au coût réel et verser aux pauvres un revenu supplémentaire pour les aider à assumer ce changement.

Heath explique aussi qu'un commerce équitable consistant à payer des denrées (le café, par exemple) à des prix supérieurs à ceux du marché entraîne des effets pervers (surproduction, gaspillage, dépendance). Il vaudrait mieux, là encore, « donner de l'argent aux pauvres et les laisser cultiver des produits dont quelqu'un a effectivement besoin ».

Le philosophe passe d'autres sophismes de gauche (l'horreur du profit, la croyance à la fragilité du capitalisme, l'équité salariale, l'opposition à la croissance) au crible de son analyse décapante. Ses conclusions sont parfois contestables, mais son argumentation, dense et originale, servie sur le ton de la camaraderie, met solidement à l'épreuve nos réflexes idéologiques.



LOUIS CORNELLIER



Joseph Heath

Joseph Heath, au fond, à l'instar de Jean-François Lisée, plaide en faveur d'une gauche efficace, c'est-à-dire d'une gauche qui accepte, au nom du réalisme, de vivre avec le marché, mais sans se prosterner devant lui. Avoir raison moralement est certes une vertu, mais être efficace est une condition de la victoire.

louisco@sympatico.ca

SALE ARGENT

PETIT TRAITÉ D'ÉCONOMIE À L'INTENTION DES DÉTRACTEURS DU CAPITALISME

Joseph Heath
Traduit de l'anglais
par Lori Saint-Martin et Paul Gagné
Logiques
Montréal, 2009, 408 pages

ÉCONOMIE

La finance occulte selon Krugman

MICHEL LAPIERRE

Dans le fiasco immobilier américain, qui a provoqué la crise économique mondiale de 2008, 8000 milliards de dollars se sont sans doute envolés, dont 7000 appartenaient aux acheteurs d'une maison et seulement 1000 aux investisseurs qui ont acquis des titres reliés au crédit immobilier. Pourquoi n'avoir insisté que sur ces 1000 milliards? Malicieusement, Paul Krugman répond: « Parce qu'ils ont provoqué l'effondrement du système bancaire de l'ombre. »

Pour le Prix Nobel d'économie, le « système bancaire de l'ombre » regroupe les banques d'investissement, qui, à la différence des banques traditionnelles, ne reçoivent pas de dépôts, mais se livrent à des opérations sur les marchés financiers. Krugman a voulu actualiser son livre *Pourquoi les crises reviennent toujours* afin d'expliquer avec brio que ces banques parallèles, comme Lehman Brothers qui fit faillite lors de la crise récente, entraînent presque le monde entier dans leur chute.

Fleurons du néolibéralisme, sous un George W. Bush allergique à la réglementation, elles ne cessaient, ose affirmer l'économiste américain, de grandir « pour rivaliser avec la banque traditionnelle, et même la surpasser en importance ». Leur progrès aurait correspondu à la mondialisation financière.

Krugman signale qu'en 2007 les actifs des États-Unis à l'étranger atteignaient 128 % de leur

PIB et leurs dettes, 145 %. La plus grande partie de la richesse gigantesque mais chancelante de l'oncle Sam se trouvait hors des frontières du pays! L'économiste note qu'« à l'automne 2008 les difficultés des prêts immobiliers dans des régions comme la Floride avaient détruit le système bancaire d'Islande ».

Le désastre défiait la géographie, la climatologie... Rien d'étonnant: le rêve économique planétaire repose sur le dogme très abstrait du laisser-faire plutôt que sur la jouissance de biens réels. L'argent relèverait-il d'une mystique?

Collaborateur du Devoir

POURQUOI LES CRISES REVIENNENT TOUJOURS

Paul Krugman
Le Seuil
Paris, 2009, 208 pages

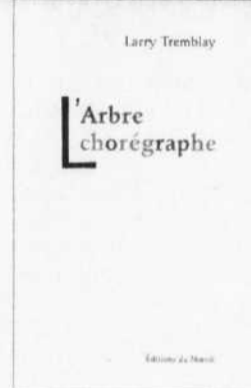


TIM SHAFER REUTERS
Paul Krugman

Les Éditions du **Noroît**



www.lenoroit.com

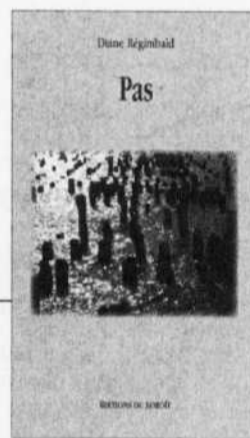


L'arbre chorégraphe

Larry Tremblay

Pas

Diane Régimbald



La cuisine de Stefano:
authentique, conviviale, généreuse...
et familiale à souhait!



Stefano FAITA



Entre cuisine et quincaillerie a été vendu à plus de 30000 exemplaires

IL FAIT BON LIRE!

GRUPE LIBREX
Une compagnie de Québec Média
GRUPELIBREX.COM

COLLOQUE DU CENTENAIRE

Gabrielle Roy et l'art du roman



Département de langue et littérature françaises

UNIVERSITÉ MCGILL

du 21 au 23 octobre 2009

Pavillon Leacock (campus central), salle 232

Entrée libre

Programme :

<http://litterature.mcgill.ca/evenements.html>

McGill

fonds
Gabrielle Roy